

**Tous
les moyens
sont bons pour
se rappeler
qu'une assurance
groupe nous fait
toujours profiter
des meilleurs
avantages.**

Votre assurance groupe,
tirez-en tous
les avantages.
Parlez-en avec
votre conseiller
Dale-Parizeau.



282-1112 11 800 361-8715

Courtiers-conseils
en assurances
protections
et financières

DALE
PARIZEAU
LM

AUTOMOBILE - HABITATION
BUREAU - DE PERSONNES
RESPONSABILITÉ PROFESSIONNELLE

CIRCUIT

Publié quatre fois l'an par l'Ordre
des traducteurs et interprètes agréés
du Québec



2021, rue Union
Bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Télééc. : (514) 845-9903
Courriel : otiaq@odyssee.net
Site Web: <http://www.otiaq.org>

Éditeur
Matdigrafe inc.

Impression
R. M. Hébert inc.

Publicité
Éric Arminjon, Agence Tournesol
Tél. : (514) 849-9838
Télééc. : (514) 849-3390

Responsable du Secteur
communications, OTIAQ
Micheline Simard

Direction
Betty Cohen

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Michel Buttiens (*Des livres*), Betty Cohen
(*Silhouette*), Maïté Gon2.le2, Memuna
Kanu, Marie Françoise Lalonde (*secrétaire
du Comité*), Solange Lapierre (*Curiosités,
Sur le vif*), François Lavallée (*Des hauts et
des bas*), Éric Poirier (*Des revues*), Wallace
Schwab (*Des techniques*)

Dossier
Michel Buttiens

Ont collaboré à ce numéro
Jessica Baron, Claude Bédard, Manon
Bergeron, Pierre Cloutier, Houria Daoud-
Brikci, Parricia Godbout, Margatet
Jackson, Didier Lafond, Charlotte
Melançon, Robert Paquin, Mary Plaiçe,
Howard SCot, Agnes Whitfield

Direction artistique et illustrations
Lise Gascon

Photographies
Les Paparazzi, Studio Stanley,
Richard-Max Tremblay

Avis aux auteurs: Veuillez envoyer votre
manuscrit accompagné d'une disquette
sous format RTF.

Toute reproduction est interdite sans l'au-
torisation, de l'éditeur et de l'auteur. La
rédaction est responsable du choix des
textes publiés, mais les opinions exprimées
n'engagent que les auteurs. L'éditeur
n'assume aucune responsabilité en ce qui
concerne les annonces paraissant dans
Circuit.

©OTIAQ
Dépôt légal - 4^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTIAQ :
abonnement gratuit

Non-membres: 35 \$ par année (40\$ à l'ex-
térieur du Canada), TPS incluse. Chèque
ou mandat-poste à l'ordre de « **Circuit**
OTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



Prix de la meilleure publication
nationale en traduction 1993-
1996 décerné par la Fédération
internationale des traducteurs.



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉL. : 482-6751 · TÉLÉC. : 482-7572

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières ◦
- Spécialités: médical, technique, informatique, juridique ◦
- WordPerfect ◦

Word ◦

Littérature périlleuse

La fatwa qui condamnait Salman Rushdie, auteur des *Versets sataniques*, vient d'être levée au moment où nous écrivons ces lignes. Victoire de la raison sur l'obscurantisme. Victoire de la liberté, aurait-on dit il y a quelques années seulement, avant la chute du mur de Berlin. On a cru, en effet, que la chute du Mur avec un grand M était celle de tous les totalitarismes. Mais l'état de grâce n'a duré qu'un bref instant. À l'orée du XXI^e siècle, des intellectuels se font encore assassiner au nom d'idéologies d'autant plus inconcevables qu'elles sont censées traduire la parole de Dieu... C'est ainsi qu'un écrivain est condamné, même s'il réside à des milliers de kilomètres du régime qui le condamne. C'est ainsi que ses traducteurs sont poursuivis sur tous les continents.

Il faut pourtant continuer. Salman Rushdie et d'autres l'ont bien compris. Car à l'obscurantisme, nous ne pouvons qu'opposer la connaissance et l'ouverture — la communication. Et qui mieux que nous, traducteurs, peut transmettre, cette connaissance? Qui peut mieux jeter les ponts et rapprocher les rives? Nous sommes des passeurs de cultures. Nous sommes le vecteur de la communication mondiale. Et nous devons nous imprégner de ce rôle. Notre profession est bien plus grande que notre quotidien ne le laisse entendre.

Heureusement, nous sommes au Canada, terre d'accueil et de paix, où les traducteurs littéraires peuvent exercer leur métier en toute sécurité. C'est le thème de notre dossier. Nous sommes allés voir dans le pré du voisin, de ce frère traducteur dont le métier est à la fois si proche et si lointain du nôtre, nous traducteurs « commerciaux ». Nous vous invitons donc à laisser les terres arides de la traduction technique pour les horizons plus vastes de la traduction des œuvres pour enfants, du doublage de films, de la poésie et du rapprochement des cultures. Plusieurs collègues nous font part, dans ce numéro, de leur passion, mais aussi des écueils de la traduction de livres, des états d'âme qu'elle suscite ou des simples difficultés de langue. Un voyage instructif et rafraîchissant.

Suivent nos chroniques habituelles avec, notamment, la silhouette d'une dame que certains ont connu sans la connaître vraiment. La preuve vivante que les apparences sont parfois trompeuses. Bonne nouvelle par ailleurs : à l'heure des compressions, McGill lance un nouveau diplôme de traduction. À lire dans Des Campus. Etc., etc. Bonne lecture! ■

Pour le comité,
Betty Cohen, trad. a.



Dossier

Où en est la traduction littéraire aujourd'hui? Peu de changements au cours des 25 dernières années : elle demeure toujours le domaine de passionnés. *Circuit* a voulu examiner de plus près leur activité.

Des revues

La terminologie hébraïque; un voyage dans les différents pays de la francophonie; *L'Actualité terminologique* a trente ans; virage universitaire pour *Terminogramme*; une analyse détaillée du processus de traduction.

Sur le vif

Le Congrès du CRNA; les traducteurs contre la xénophobie; *Notes et contrenotes*; les *Échappées sur le futur*.

Des campus

Création d'un programme de deuxième cycle à McGill.

Silhouette

Symbole de dynamisme, Mary Coppin, l'ancienne Dame de fer de la STQ ne semble pas vouloir ralentir ses activités. Une visite sympathique chez cette dame d'une grande générosité.

Pages d'histoires

Léon l'Africain, qui traduisait ses propres ouvrages, a contribué à faire connaître l'Afrique à l'Occident.

Des techniques

Ne plus jamais traduire deux fois la même phrase : chimère ou avenir proche? Ce que les gestionnaires de mémoire de traduction peuvent faire pour nous.

Des livres

Traducteur controversé, André Markowicz nous parle de sa vision de Dostoïevski et présente l'étendue de son travail. *Nouveautés livres* et *Nouveautés CD-ROM*.

Des hauts et des bas



La traduction littéraire : un portrait de famille

L'IDENTITÉ CANADIENNE, dans toute sa diversité, s'exprime de bien des façons, notamment par la culture et la littérature. C'est d'abord à elle, subventions obligent, que se sont intéressés les traducteurs littéraires d'ici. Aujourd'hui, cependant, ils se tournent davantage vers le monde pour trouver des œuvres susceptibles de captiver leurs publics. Cela ne va toutefois pas sans peine, entre autres parce que les organismes subventionneurs ne partagent pas la vision universelle des traducteurs littéraires.

Les choses n'ont en fait pas tellement changé depuis que les traducteurs littéraires se sont regroupés, il y a près de vingt-cinq ans, pour assurer la défense de leurs droits et la promotion de leur profession. La traduction littéraire demeure œuvre de passionnés. Et il en faut de la passion pour voir, par exemple, à la subsistance d'une revue comme *Ellipse*, notre vitrine québécoise de la poésie en traduction.

Certains ont profité, ces dernières années, des tendances du monde de l'édition en général. C'est certes le cas des traducteurs spécialisés en littérature-jeunesse ou en traduction d'œuvres féministes, deux domaines qui ont connu un essor remarquable depuis quelque temps. D'autres types d'œuvres ont fait leur apparition sur les présentoirs des libraires; on peut penser à la littérature érotique, par exemple. Entre érotisme et pornographie, il y a un pas que certains auteurs franchissent parfois allègrement, et il faut alors avoir les ressources individuelles pour les suivre.

À la traduction littéraire se rattache le doublage de films ou d'émissions de télévision, ce qui peut constituer une avenue intéressante pour ceux que le défilement d'une bande rythmo n'effraie pas.

Enfin, la traduction littéraire, c'est aussi la reconnaissance du public, qui prend parfois la forme d'un prix.

Pour ses lecteurs, *Circuit* a fouillé tous ces aspects du métier, ce qui donne un portrait de famille à la fois sympathique et dynamique. ■

Michel Buttiens,
trad. a.



Pour connaître nos deux littératures nationales : 25 ans après

Fondée dans le but de favoriser des échanges culturels entre les deux communautés linguistiques du pays, l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada a évolué avec le Canada, son secteur de l'édition et ses institutions artistiques. Elle s'ouvre aujourd'hui sur les diverses ethnies représentées au pays, et sur le monde.

Une entrevue avec Charlotte Melançon (propos recueillis par Michel Buttiens, trad. a.)

Circuit : Charlotte Melançon, vous êtes présidente de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, un organisme qui manque singulièrement de moyens financiers. On dit que ce n'est pas un poste de tout repos. Pouvez-vous nous parler des difficultés inhérentes à cette tâche?

Charlotte Melançon : L'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC) aura bientôt vingt-cinq ans d'existence : existence, je dois dire, faite entièrement de dévouement et d'amitié et, bien entendu, d'amour de la littérature. Constituée en société sans capital-actions depuis 1997, l'ATTLC assume toutes les tâches administratives relatives à son fonctionnement : secrétariat, trésorerie, publication d'un bulletin trimestriel, relations avec les éditeurs, les associations de traducteurs des autres pays, le Conseil des Arts du Canada, etc. Bref, malgré la précarité de sa situation financière (la cotisation de ses quelque cent vingt-cinq membres est actuellement sa seule source de revenus stable), elle réussit à maintenir une infrastructure relativement fonctionnelle et à faire face à ses obligations.

C. : Quels sont les objectifs de l'ATTLC?

C.M. : Fondée au Québec en 1975, l'ATTLC avait d'abord pour objectif de mieux faire connaître nos deux littératures nationales de part et d'autre des frontières linguistiques. Le Conseil des Arts lui a aussitôt offert son patronage et lui offre encore son appui sous forme de subventions et d'octrois. Cette orientation originelle, fondée essentiellement sur la traduction d'œuvres canadiennes, est demeurée la même depuis la création de l'ATTLC et représente à l'heure actuelle un des principaux enjeux de l'association.

La situation de notre organisme a évidemment changé au fil du temps et aux deux langues officielles d'origine se sont petit à petit greffées près de trente autres langues, du bosnien au suédois, de l'islandais au polonais. Même si la plupart des œuvres que nous traduisons sont canadiennes, ces nouvelles combinaisons linguistiques ont changé la nature de l'association, qui ne fonctionne plus, depuis longtemps déjà, sur la base du bilinguisme officiel. L'ATTLC accueille donc tout traducteur ou traductrice travaillant à partir d'une autre langue que le français ou l'anglais. Le prix John-Glassco, qui récompense chaque année une première traduction littéraire, reconnaît par conséquent toute œuvre littéraire, quelle qu'en soit la langue d'origine, traduite vers l'anglais ou le français. Depuis sa fondation, en 1981, ce prix a honoré cinq ouvrages littéraires écrits dans une autre langue que le français et l'anglais, à savoir le suédois, le russe, l'espagnol, le danois et l'italien. C'est cette pluralité des langues qui le distingue essentiellement des prix du Gouverneur général du Canada.

Charlotte Melançon est présidente de l'ATTLC depuis juin 1997 et du prix John-Glassco depuis 1991.

C. : Vous avez mentionné les langues autres que l'anglais et le français. Quelle est la situation dans le monde de l'édition et des subventions à ce point de vue?

C.M. : La littérature, par définition, ne connaît pas de frontières, et c'est la raison pour laquelle nous nous débattons tant depuis plusieurs années pour ouvrir l'éventail de ce que nous appelons les « troisièmes langues ». Défendant essentiellement la culture canadienne, le Conseil des Arts a toujours refusé de subventionner la traduction d'œuvres autres que celles écrites ici et, suivant cette même logique, a mis sur pied un programme d'aide à la traduction d'ouvrages canadiens à l'étranger, espérant, bien sûr, que les autres pays en feraient autant. Depuis deux ans, en outre, il prévoit la subvention à la traduction en anglais ou en français d'un auteur étranger ayant reçu la citoyenneté canadienne. Certes, c'est la tâche principale du Conseil de veiller à la défense et à la promotion de la culture canadienne, mais une association comme la nôtre ne peut plus s'en tenir exclusivement à la traduction d'œuvres d'ici. C'est ce qui explique que plusieurs de nos membres publient à l'étranger, notamment à Paris, à Londres ou à New York, des livres écrits en une autre langue, y compris en anglais des États-Unis. Les éditeurs qui se risquent à publier des traductions du suédois ou de l'espagnol le font entièrement à leurs frais ou avec l'aide de subventions venant de sources diverses comme l'Ontario Arts Council, les consulats et même certaines banques. Cette politique fondée sur le bilinguisme officiel, naguère justifiée, représente maintenant à nos yeux un appauvrissement culturel majeur, parce qu'elle fait en quelque sorte du lecteur canadien un lecteur qui ne lirait que des œuvres traduites ou écrites au Canada. C'est absurde : le véritable amateur de littérature lit ce qui lui plaît, que ce soit Alice Munro ou Tchekhov, Saint-Denis Garneau ou Eugenio Montale. Qui plus est, cette sorte de renfermement nuit au rayonnement des maisons d'édition et, bien entendu, aux membres de l'association qui traduisent une « troisième langue » et ont du mal à trouver des débouchés. Cela confine la culture à un problème linguistique alors que celle-ci est essentiellement ouverture vers l'autre, l'étranger, l'inconnu, l'ailleurs.



Photo : Les Papanazzi

Quelques traducteurs amoureux de littérature : 1^{re} rangée de g. à dr. : Gérard Boulad, Patricia Claxton, Marie-Andrée Clermont, Robert Paquin et Suzanne Mineau; 2^e rangée : Raymond Chamberlain (aujourd'hui décédé), Michel Buttiens, Lucille Nelson, Sherry Simon et Jane Brierley (v. 1988)

C. : Comment voyez-vous le rôle du traducteur littéraire — et de votre association — dans la littérature canadienne?

C.M. : Une association comme la nôtre « dérange » tout compte fait parce qu'elle ne peut pas se plier à des programmes culturels définis d'avance. Le traducteur littéraire traduit bien ce qu'il aime, ce qu'il croit mériter être lu, ce qu'il a souvent été l'un des premiers à découvrir et qu'il veut donner en partage. Je ne tiens pas à idéaliser le métier — nous sommes tous sujets aux nécessités pratiques de la vie —, mais il n'en demeure pas moins que la traduction littéraire est œuvre de liberté, d'invention et de création. Il est impossible d'imaginer la littérature sans traducteurs, et je suis convaincue qu'on ne peut imaginer la culture canadienne sans l'apport de ceux-ci, qu'ils traduisent Gabrielle Roy ou Saul Bellow, Gaston Miron ou Tomas Tranströmer. Même si, comme je l'ai déjà dit, nous traduisons surtout des œuvres canadiennes,

À l'origine était le chaos

L'IDÉE d'une association de traducteurs littéraires a vu le jour dans la péninsule gaspésienne, sur les rives de la baie des Chaleurs, lors d'un colloque de traducteurs littéraires parrainé par le Conseil des Arts du Canada et organisé par Philip Stratford. La réunion s'est tenue en 1975 à Stanley House, près de Richmond. Il existait, à cette époque, des associations de traducteurs (notamment la Société des traducteurs du Québec et l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario) et des associations d'auteurs (entre autres l'Union des écrivains du Québec et The Writer's Union of Canada), mais il n'y avait pas de regroupement de traducteurs littéraires, dont les intérêts correspondent parfois pas toujours à ceux des autres traducteurs et des écrivains. Même si le programme de traduction du Conseil des Arts existait déjà, les conditions de travail des traducteurs et des traductrices étaient extrêmement difficiles : ils étaient considérés comme de simples rouages d'une machine industrielle, donc faciles à remplacer; ils faisaient face à des délais impossibles, imposés par certains éditeurs qui les percevaient plutôt comme des dactylos améliorés; les éditeurs unilingues se sentaient libres de traiter cavalièrement n'importe quelle partie du travail du traducteur sans égard à la langue d'origine; on

s'indignait à l'idée que le traducteur d'un livre pût avoir certains droits, y compris celui d'approuver la version finale de la traduction. Tout contrat accordé n'était en définitive qu'un contrat de services et, plus souvent qu'autrement, le traducteur littéraire travaillait sans contrat.

Après de longues discussions, les participants au colloque de Stanley House conclurent que les traducteurs littéraires avaient besoin de leur propre association afin d'améliorer leur image, leurs conditions de travail ainsi que la qualité de la traduction littéraire au Canada. On organisa à Montréal un congrès constitutif auquel furent invités tous les traducteurs et traductrices qu'on savait intéressés à la traduction littéraire, et auquel participèrent également plusieurs associations connexes en déléguant des représentants ou en prodiguant des conseils. Grâce aux efforts soutenus de l'ATTLC, les traductions sont maintenant reconnues par la Charte canadienne des droits d'auteurs. L'association publie régulièrement un bulletin d'information, appelé *Transmission*, ainsi qu'un répertoire de ses membres, en plus de décerner annuellement le prix John-Glassco; les traducteurs et traductrices littéraires du Canada ont acquis le respect de la communauté littéraire aussi bien ici qu'à l'étranger. Et le travail se poursuit. ■

l'ATTLC restera une association culturelle marginale tant qu'on n'en aura pas reconnu la portée internationale.

Cette ombre au tableau ne doit pas, cependant, faire voir notre situation tout en noir. Il suffit de consulter le dernier *Répertoire-catalogue* des membres de l'ATTLC pour mesurer le chemin parcouru depuis la fondation de l'association. Nous avons traduit des centaines d'ouvrages dans tous les genres littéraires, décuplé le nombre de nos membres et réussi à former une association vivante

et ouverte sur le monde extérieur : que l'ATTLC soit régulièrement invitée à participer à des colloques internationaux en est une preuve évidente. Mais ses enjeux ont évolué, et il nous reste à faire la preuve que nous sommes aussi capables, comme partout ailleurs dans le monde, de traduire dans d'autres langues et d'occuper un marché plus vaste. Et cela ne pourra se faire sans un peu plus d'audace de la part des divers ministères de la culture et de la majorité des éditeurs. ■



Traduire pour les jeunes : une science, un art, une magie

Pour les jeunes lecteurs, Marie-Andrée Clermont, auteure et traductrice, est une vedette accessible. De fait, elle leur rend régulièrement visite. Et cela donne souvent lieu à des rencontres magiques.

par Jessica Baron

DANS le vaste monde dans lequel nous vivons, sur ces quelque 149 400 000 km² où nous évoluons à travers nos différences et nos points communs, quelle est en fait la corde virtuelle qui relie entre eux les êtres humains et leur permet de se rapprocher ?

Il n'en existe pas qu'une seule, mais tout un écheveau assurément. Et la traduction compte parmi les plus importantes. La traduction dans tous les domaines, mais en particulier la traduction littéraire, celle qui témoigne — à travers des personnages et des situations dramatiques — de divers aspects de la culture, des coutumes et des mœurs des peuples, d'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre... d'une langue à une autre.

Cette corde se tisse dès la tendre enfance, car les jeunes lecteurs d'aujourd'hui ont accès à un éventail impressionnant d'œuvres littéraires traduites pour eux et qui tiennent compte de leur immense curiosité.

Pour tenter de mieux comprendre la traduction littéraire pour la jeunesse et en estimer l'importance, j'ai rencontré Marie-Andrée Clermont, qui est elle-même écrivain et qui a traduit

JESSICA BARON est une étudiante de dix-sept ans qui se destine à une carrière en journalisme, profession dans laquelle elle a déjà fait ses preuves. En effet, elle a collaboré activement à la rédaction et à la mise en page du journal *Le Script*, de l'École secondaire La Découverte, dans la région des Bois-Francs. Depuis près de deux ans, elle collabore aussi à l'*Etc.*, journal du Carrefour Jeunesse Emploi des MRC Bécancour et Nicolet-Yamaska.

L'année scolaire qui s'est terminée en juin dernier a été particulièrement marquante pour Jessica. Elle et trois de ses camarades ont soumis un article portant sur l'esclavage des enfants dans le Tiers-Monde au concours Jeunes Génies de l'International, organisé par *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, et l'équipe a mérité la troisième place. En outre, Jessica fut la lauréate du concours Les mérites du français, grâce à un texte remarquable intitulé *La magie d'enseigner*.

Jessica s'est inscrite en Arts et Lettres, option littérature, au cégep de Trois-Rivières. Nous lui souhaitons la meilleure des chances dans ses études et dans sa future carrière. ■



une vingtaine de romans et une soixantaine d'ouvrages fantaisistes s'adressant au jeune public. Voilà deux fois que je collabore avec Marie-Andrée afin qu'elle réponde à mes interrogations, et elle ne cesse de m'impressionner par ses nombreuses connaissances du monde, par sa passion pour tout, par la poésie qui harmonise sa voix et ses pensées. « *La traduction nourrit ma soif de connaissances, affirme-t-elle, car, qu'il s'agisse d'œuvres pour les jeunes ou pour les adultes, d'œuvres techniques, scientifiques ou littéraires, elle nécessite toujours des recherches approfondies et donne l'occasion de se familiariser avec une foule de domaines. Et ces domaines continuent de me passionner, même une fois la traduction terminée. Cela me permet d'élargir constamment mes horizons.* »

Et ceux des lecteurs — ces jeunes qui regardent l'actualité sans toujours comprendre les réalités émanant de mondes étrangers à leur quotidien — que la traduction littéraire pour la jeunesse les aide à comprendre.

J'ai élaboré pour elle une liste de questions et j'ai retenu pour vous les plus belles réponses.

J.B. : *La littérature est une matière artistique, et la traduction plus rationnelle. Peut-on dire que ce sont deux domaines plutôt différents ?*

M.-A.C. : Une rectification s'impose ici. La littérature comprend et les œuvres littéraires originales et les traductions littéraires. Ce qui s'oppose, c'est l'écriture et la traduction. Ceci dit, l'écriture est un jaillissement de l'âme tandis que la traduction est à la fois science, art et magie. C'est une science, car elle fait appel à des règles précises, un art car le traducteur doit retrouver en lui-même les émotions qui imprégnaient l'auteur au moment de l'écriture originale, et une magie, car donner la vie à des personnages créés dans une autre culture, provoquer des pleurs et des rires, et ce, dans le plus profond respect de l'auteur original et des lecteurs de l'œuvre traduite, ne peut relever que d'un phénomène mystérieux (...)

J.B. : *Qu'est-ce qui vous a intéressée en premier : l'écriture, la traduction ou les langues ?*

M.-A.C. : J'ai toujours été fascinée par les langues. Je n'en finis pas de m'émerveiller devant le phénomène de la communication entre humains, dont font partie l'écriture et la traduction. L'écriture est cependant venue avant, car c'est pendant les années passées à attendre la publication de mon premier roman que j'ai fait mon bac en traduction.

J.B. : *Qu'ont en commun écriture et traduction ?*

M.-A.C. : Une fois que le traducteur a produit un premier jet du texte en langue d'arrivée, qu'il a intériorisé les personnages et l'intrigue, il devient d'une certaine façon « l'auteur » de la version traduite. Et, à partir de ce moment, écriture et traduction se fondent, le but de l'une et de l'autre étant le même : la beauté de l'œuvre.

J.B. : *Est-ce que tous les romans sont traduisibles ?*

M.-A.C. : (Hésitation) Au départ, il faut choisir des livres qui soient bons et bien écrits. Mais il faut également en évaluer la pertinence pour le public qui va en recevoir la traduction. Un roman traitant d'un sujet passionnant pour un groupe de lecteurs donné pourrait n'avoir aucun intérêt pour un autre. Puisque mes lecteurs sont des jeunes, j'essaie aussi d'opter pour des œuvres tenant compte de leur fragilité et de leur immense soif de connaissances. J'ai aussi une contrainte personnelle : je ne traduis pas des livres que je n'aime vraiment pas (je ne pourrais pas leur rendre justice) ou qui prônent des idées contraires à mes principes moraux (question de respect envers moi-même). Cela dit, tous les romans sont traduisibles, mais pas pour tous ou par n'importe quel traducteur.

Marie-Andrée ne traduit que de l'anglais au français et pas l'inverse. Pourtant, elle maîtrise presque parfaitement (car la perfection est inconnue en ce monde) ces deux langues. Alors pourquoi ? Son



Marie-Andrée Clermont

explication est simple : « *Même si je parle l'anglais couramment depuis mon enfance, je n'en possède pas les instincts primaires. Mes lacunes pourraient m'empêcher d'exprimer les subtilités de sentiments, de choisir le mot juste qui aurait la même connotation qu'en français. C'est une question de respect envers l'auteur du texte d'origine.* »

Avons-nous à prouver l'importance de la traduction littéraire, et en particulier de celle qui cible la jeunesse ? Absolument pas, elle constitue une nécessité. Je laisse le soin à Marie-Andrée de vous l'exprimer : « *Tout se tient, la création est un grand tout dont la langue est le véhicule. L'écriture romanesque permet d'exprimer des idées, des émotions, etc. à travers des personnages. Dans la traduction littéraire s'ajoute la notion de témoignage, de mission à accomplir : faire connaître une œuvre valable aux lecteurs d'une autre culture. Le traducteur est porteur d'un message et il doit le transmettre fidèlement, sans trahir. Quand en plus il traduit pour les jeunes, le traducteur doit se rappeler que l'être humain en croissance a besoin de lire des œuvres qui l'aident à s'ouvrir au monde.* »

Je crois que cela « traduit » bien que, quel que soit notre âge, ce qui se vit dans le monde pique notre curiosité, anime notre volonté de savoir, de connaître. Adulte, l'essence de cette curiosité se situe peut-être plus dans le style d'écriture mais, plus jeune, c'est se forger des rêves en Afrique, en Europe, avec de nouveaux amis qui sont, malgré les apparences, si semblables. C'est familiariser les jeunes avec ces différences et rendre l'acceptation de celles-ci quelque chose de tout à fait normal. Pourquoi rendre cette corde inaccessible en les privant des trésors que renferment les livres offerts par les auteurs étrangers ? La littérature pour la jeunesse est leur corde à eux, et heureusement elle est bien solide et prend de l'expansion avec le temps. ■

Traduire pour le cinéma et la télévision : travail d'illusionniste ?

Confronté à la triple contrainte de respecter le sens du texte original, de veiller à la crédibilité des personnages et de surveiller l'élocution des acteurs à l'écran, le traducteur/adaptateur de films ou d'émissions de télévision cherche à créer une illusion de plus dans le merveilleux monde de l'imaginaire.

par Robert Paquin*

LE JOUR où j'ai offert mes services comme traducteur à des maisons de production qui faisaient du doublage et de la postsynchronisation à Montréal, il y a une quinzaine d'années, on m'a répondu qu'on n'avait pas besoin de « traducteurs », mais d'« adaptateurs ». Je tentai alors de leur expliquer que toute traduction était nécessairement une adaptation, mais ces gens-là savent ce qu'est un traducteur et rien de ce que je leur disais ne les faisait bouger. Quand ils comprirent enfin que je traduisais également des chansons et de la poésie, ils acceptèrent de m'écouter. Ils étaient prêts à reconnaître que, pour traduire des vers, il fallait être en mesure d'adapter.

Le documentaire

Pour commencer, on me confia des documentaires à « adapter » en français. L'aspect adaptation tenait surtout au fait qu'il fallait davantage tenir compte du temps et du rythme que dans la traduction d'un texte écrit. Le texte doit suivre l'image et nommer ce qu'on voit à l'écran au moment approprié. Certaines phrases doivent donc être raccourcies pour ne pas empiéter sur le plan suivant. Il s'agit de maintenir l'illusion que l'auditoire regarde une production originale. Ce qui n'est pas bien différent de toute autre traduction, bien sûr.

Dans le cas de documentaires qui utilisent la technique de la voix hors champ, le texte doit être un peu plus court que ce que dit le locuteur à l'écran, pour créer l'illusion qu'on entend une traduction simultanée. Le traducteur/adaptateur doit ici fournir un



* Cet article est une version abrégée d'un article publié en anglais sous le titre « Translator, Adapter, Screenwriter — Translating for the Audiovisual », dans *Translation Journal*, vol. 2, n° 3, juillet 1998 <<http://accurapid.com/journal/05dubb.htm>>

texte compréhensible, grammaticalement correct, sans les hésitations ou les fautes que peut faire la personne à l'écran, qui dans bien des cas est interviewée dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle.

Au bout d'un certain temps, on se risqua à me confier, d'abord des documentaires qui comportaient certaines scènes destinées à être doublées synchroniquement, et ensuite des long métrages et des séries télévisées où tout était doublé. Le comédien à l'écran dit quelque chose dans une langue, mais le public entend un comédien de studio qui dit la même chose dans une autre langue. Il s'agit ici de faire croire au public que la voix du comédien de studio appartient à l'acteur qu'il voit à l'écran. Pour arriver à ce résultat, dans les studios de Montréal, on se sert généralement de la bande rythmo.

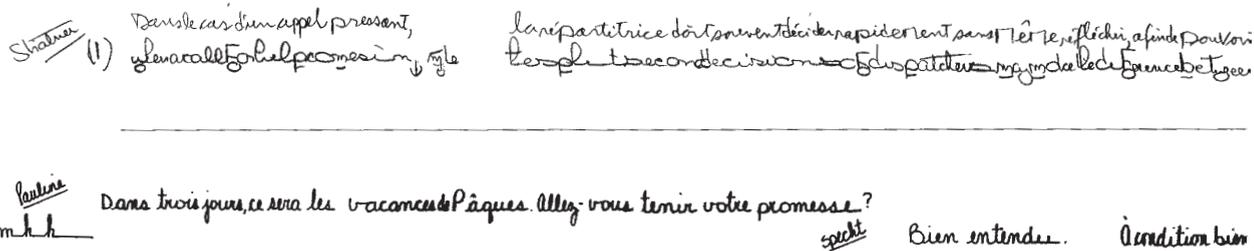
La bande rythmo

Non, il ne s'agit pas d'une formation de musique latino-américaine. En fait, c'est une pellicule de 35 mm sur laquelle le texte et les différents bruits vocaux sont inscrits à la main, à l'encre de chine, par une calligraphe. Cette pellicule est projetée sur un écran horizontal, et les comédiens de studio substituent leur voix à celle des acteurs à l'écran. Mon travail à moi consiste à fournir un texte à la personne qui fait la calligraphie. Je travaille sur une

« bande mère », une pellicule blanche, mate, de 35 mm, sur laquelle un « détecteur » a écrit tout le texte et les bruits vocaux produits par les acteurs à l'écran, en stricte synchronie avec l'image. Moi, j'écris ma traduction/adaptation avec un crayon à mine soit au-dessus, soit en dessous de cette écriture. Sur la bande mère, tout est noté, pas seulement les paroles, mais aussi les inspirations, les expirations, les hésitations, les bruits de lèvres qui claquent (comme dans un baiser) — tout. Les comédiens de studio doivent tout reproduire.

Le détecteur, celui qui recopie le scénario original sur la bande mère, travaille avec une machine de montage qui lui permet de débobiner la pellicule blanche synchroniquement avec le film qu'il « détecte », et il écrit au crayon à mine tout ce que les acteurs produisent comme sons, exactement à l'endroit correspondant dans le document audiovisuel. Il allonge les voyelles accentuées et raccourcit les voyelles non accentuées, il écrit « probly » pour « probably » en anglais, ou « habm » pour « haben » en allemand, si c'est ainsi que ces mots sont effectivement prononcés. Je dis « il » pour le détecteur et « elle » pour la calligraphe parce que dans la série que j'adapte actuellement je travaille avec *un* détecteur et *une* calligraphe, mais il y a des personnes des deux sexes qui exercent ce métier et qui sont tout aussi compétentes et reçoivent le même salaire (ouf!).

Rythmo, synchro



VOICI deux exemples : (1) d'une bande mère et (2) d'une bande rythmo, provenant de deux documents audiovisuels distincts. La bande mère est une pellicule mate, blanche, de 35 mm sur laquelle le « détecteur » écrit à la main, avec un crayon à mine, tous les sons vocaux produits par les acteurs à l'écran, synchroniquement avec l'image. Le traducteur/adaptateur/dialoguiste écrit à la main, avec un crayon à mine, au-dessus ou en dessous, suivant l'espace dont il dispose.

Cet exemple d'une bande-mère provient d'une série américaine télévisée animée par William Shatner et intitulée *Rescue 911* en anglais et *Urgence* en français.

Dans ce cas-ci, on peut lire en anglais : « Shatner/When a call for help comes in mte the split second decisions of dispatchers may make the difference between... »

Les consonnes labiales (b, m, p) sont soulignées pour indiquer une fermeture de la bouche. Les lettres avec un petit o au-dessous sont des semi-labiales. La bouche se referme à demi, mais reste entrouverte et les lèvres ne se touchent pas tout à fait. La petite flèche vers le bas après « comes in » indique que la bouche se referme à cet instant précis. Elle s'ouvre à nouveau avec « mte », un claquement des lèvres que le comé-

dien en studio devra reproduire.

La traduction/adaptation française est écrite au-dessus : « Dans le cas d'un appel pressant, la répartitrice doit souvent décider rapidement sans même réfléchir, afin de pouvoir... » Notez la coïncidence des consonnes labiales.

Le second exemple provient d'une autre série traduite/adaptée de l'allemand au français. Il s'agit d'une bande rythmo, copiée par une calligraphe, à l'encre de chine, sur une pellicule transparente destinée à être projetée en studio et lue par les comédiens durant la postsynchronisation. On peut y lire : « Specht/mhh Pauline/Dans trois jours, ce sera les vacances de Pâques. Allez-vous tenir votre promesse? Specht/Bien entendu. À condition bien... »

Specht et Pauline sont les deux personnages. Specht entre en scène avec un soupir (mhh), ensuite c'est Pauline qui parle. Cette bande rythmo est projetée sur un écran horizontal au fond du studio, et le texte défile de droite à gauche. Si le comédien de studio arrive à prononcer les mots au moment précis où ils atteignent une ligne verticale dans la partie gauche de cet écran horizontal, il est synchrone et sa voix correspond à la bouche de l'acteur du document visuel. ■

Le détecteur se sert de signes conventionnels pour indiquer si la bouche de l'interlocuteur est ouverte ou fermée au début et à la fin de l'énoncé. Le mot « stop », par exemple, peut se prononcer en fermant la bouche momentanément sur la consonne labiale occlusive sourde « p » et en la rouvrant ensuite pour laisser échapper l'air. Mais si le mot « stop » est le dernier mot de la phrase, il est possible que la bouche reste fermée après le « p ». Essayez. Vous voyez? Le traducteur/adaptateur ne peut donc rien ajouter après ce « p » dans un tel cas. Impossible de mettre un mot comme « départ » ou « débat », puisque le public verrait que la bouche est fermée après la consonne labiale. Le détecteur souligne les consonnes labiales (b, m, p) et dessine un petit cercle sous les semi-labiales (f, v, w et le « r » anglais). Mon défi est de trouver un mot avec une consonne labiale qui corresponde, afin de créer, chez les spectateurs, l'illusion que le comédien qu'ils voient à l'écran formule réellement les mots que le comédien de studio prononce. Je peux placer un « b » sur un « m » ou un « p ». Je peux même mettre une semi-labiale sur une labiale. Ou un « b » sur un « f » ou un « w », et ainsi de suite. Et je peux également négliger certaines concordances dans une succession de consonnes labiales. Le mot « probablement », par exemple, comporte quatre labiales alors que « probably » n'en a que trois. Mais cela fait partie de l'illusion du cinéma.

Il s'agit d'une illusion, après tout. On sait que les acteurs qui se font descendre à la mitraille ne meurent pas vraiment. Et quand ils disent « Je t'aime », ils n'expriment pas toujours des sentiments véritables. C'est la même chose pour le traducteur/adaptateur. Il s'agit de créer une illusion : le synchronisme.

Le synchronisme

C'est ici que l'adaptation entre en jeu. Le synchronisme est une concordance dans le temps. Il y a trois sortes de synchronisme : le synchronisme phonétique, le synchronisme sémantique et le synchronisme dramatique. Le synchronisme phonétique consiste en une correspondance exacte entre les mouvements des lèvres des acteurs à l'écran et les sons produits par les comédiens en studio, pas seulement pour les mots, mais aussi pour les cris, les respirations, les grognements, etc. En studio, les comédiens bougent, font des gestes et miment leur rôle. Je suis toujours surpris de constater qu'ils ne portent pas de costumes de théâtre.

Le synchronisme phonétique

Au début, j'étais obsédé par le synchronisme phonétique. Je me concentrais sur les lèvres des gens, pas seulement dans les films ou à la télévision, mais aussi à l'épicerie, dans l'autobus, partout. Je me regardais dans la glace et je me faisais des grimaces en prononçant des mots. Je reprenais mes livres de phonologie et je revoyais les vieilles notions de palatales, dentales, fricatives, occlusives, sourdes, sonores, etc.

Mes premières adaptations étaient donc parfaitement synchrones du point de vue phonétique, mais les phrases étaient parfois, disons, étranges du point de vue grammatical ou lexical. Il fallait que les mots correspondent aux lèvres à tout prix. Peu importe que les personnages aient un langage un peu bizarre. Je me disais que les spectateurs ne s'en rendraient pas compte, tellement ils seraient impressionnés par la perfection du synchronisme phonétique. Avec le temps, je me suis aperçu qu'il faut mettre cette contrainte phonétique en perspective et ne pas oublier d'autres contraintes qui, elles, sont prioritaires.

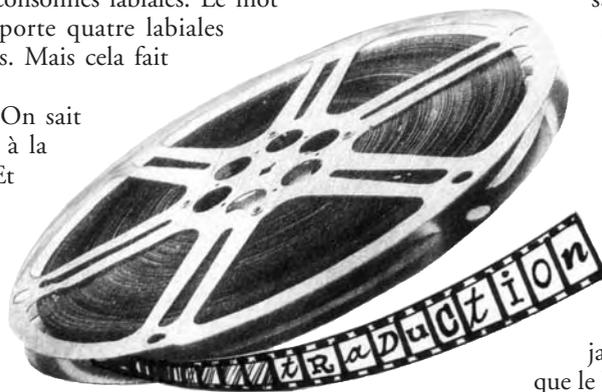
Le synchronisme sémantique

Le but du traducteur est évidemment de remettre une traduction qui ait le même sens que le texte sous-jacent. Le synchronisme sémantique est donc une priorité, plus grande que le synchronisme phonétique. Mais pas toujours. Il est des cas, par exemple, où on peut remplacer un nombre par un autre qui correspond davantage au mouvement des lèvres, du moment que cela ne change pas le sens de la scène. Prenez le chiffre deux, « zwei » en allemand. Il serait plus synchronique de dire « trois », mais est-il possible de faire cette substitution sans créer de contradiction dans la scène? Tout est une question de jugement.

Dans la plupart des cas, le synchronisme phonétique doit cependant être sacrifié au synchronisme sémantique. Ainsi quand on adapte une vidéo éducative sur les mathématiques ou la physique, il est essentiel que le vocabulaire soit exact. La seule contrainte phonétique qu'il faut absolument respecter, c'est de s'assurer qu'on n'entende plus de voix une fois que le locuteur a fini de parler, pas plus qu'il ne faut le voir faire fonctionner ses mandibules alors qu'on n'entend rien. Il faut donc savoir condenser un texte ou faire du remplissage.

Le synchronisme dramatique

Il est important que les personnages soient crédibles. Il faut tenir compte du niveau le langage, des expressions idiomatiques et du réalisme. Même si le mouvement des lèvres du personnage à l'écran ne correspond pas exactement aux sons qu'on entend, il doit « sonner » vrai. Le public ne doit jamais être surpris par le texte, à moins que le but ne soit justement de surprendre.



Le dialoguiste

En France, à la SACEM (Société des auteurs compositeurs et éditeurs de musique), les gens qui traduisent/adaptent des films et des émissions de télévision pour le doublage s'appellent des « dialoguistes ». Et c'est effectivement ce que nous faisons. Nous réécrivons des dialogues pour l'écran, sauf que les phrases ont déjà été dites par les acteurs et qu'il nous faut trouver un texte qui corresponde aux mouvements de leurs lèvres et à la longueur de l'énoncé, mais aussi aux gestes, à la situation, au personnage et au décor, sans parler de ce que le personnage dit effectivement.

Finalement, je regarde autant les yeux et les mains des acteurs que leurs lèvres, et je porte autant attention à leur gestuelle qu'à la forme ou la position de leur bouche. L'adaptateur n'est pas nécessairement un traducteur. Parfois il m'arrive d'adapter des films ou des émissions de télévision d'une langue que je ne connais que partiellement. Je travaille alors avec une première traduction, faite d'après le scénario, que j'adapte pour le doublage. Ainsi, sur la soixantaine de films et de séries télévisées que j'ai adaptées en français ou en anglais depuis 15 ans, certains, en allemand, en suédois ou en italien, m'étaient fournis avec une première traduction plus ou moins littérale.

J'ai donc commencé cette carrière en me concentrant sur le mouvement des lèvres et le synchronisme phonétique avant d'élargir ma préoccupation pour englober également l'ensemble du jeu des acteurs. Toujours, mon travail consiste à maintenir chez le spectateur l'illusion qu'il regarde un document réalisé dans sa langue. Au départ traducteur, je suis devenu adaptateur et dialoguiste, et finalement... illusionniste? ■



Bientôt trente ans de traduction poétique à la revue *Ellipse*

Créée à la veille des années soixante-dix, *Ellipse* a su, tour à tour, suivre de près l'actualité et s'en distancer pour partir à la recherche des racines poétiques des deux Canada.

par Patricia Godbout, trad. a.

Qui s'intéresse à la traduction poétique au Canada risque de tomber plus tôt que tard sur un numéro de la revue *Ellipse*. Depuis bientôt trente ans, cette revue semestrielle présente dans chaque livraison un choix de textes en traduction dans l'œuvre de deux poètes, l'un de langue française, l'autre de langue anglaise, qui sont jumelés pour la circonstance. Sur la page de gauche, on trouve le poème original, avec la traduction en regard sur la page de droite. En outre, un texte sert à présenter chacun des deux auteurs à son nouveau public lecteur. L'objectif global n'est pas tant de repérer ressemblances ou dissemblances entre poètes francophones et anglophones que de favoriser la diffusion de leurs œuvres dans une autre langue, la traduction étant elle-même implicitement comparaison.

Jusqu'à tout récemment, la revue avait toujours en couverture sa maquette d'origine, élégante et classique, conçue par le poète et graveur Roland Giguère. Sur fond blanc se découpait simplement une ellipse, qui fut déclinée au fil des ans en tous les coloris du nuancier (*and then some!*). Le fondateur de la revue, le poète et traducteur D. G. Jones, raconte qu'au moment où l'idée de fonder une revue de traduction poétique lui trottait par la tête, il est tombé par hasard sur la traduction anglaise d'un poème de Guillevic intitulé justement « Ellipse ». Il y était question de cette figure tiraillée sur son parcours « entre deux centres qui s'ignorent/ou qui s'en veulent » (*Ellipse 1*, automne 1969, p. 3). C'était une figure qui collait bien au contexte canadien, selon Jones, entre autres « parce qu'elle incluait l'idée que les deux cultures puissent créer une configuration d'ensemble, un espace imaginaire qui dépasse et englobe chacun des deux cercles ».

À cette époque, Doug Jones avait déjà publié quelques recueils de poèmes et enseignait la littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke, dans le cadre du programme de maîtrise créé quelques années plus tôt par son collègue et voisin de North Hatley, le romancier, comparatiste et joueur de cornemuse Ronald Sutherland. Depuis plusieurs années, Jones avait découvert avec bonheur les poètes québécois des années cinquante — Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et les autres —, mais en préparant son cours de poésie canadienne comparée, il avait été à même de constater qu'il n'existait à peu près rien en traduction. Frank Scott avait bien traduit quelques poèmes d'Anne Hébert et de Saint-Denys Garneau, et on pouvait lire des morceaux choisis d'Émile Nelligan et d'Alain Grandbois dans les traductions anglaises de P. F. Widdows et de Peter Miller, mais cela s'arrêtait là.

Faire connaître l'autre côté du miroir

Ainsi, Jones, qui s'était lui-même mis à la traduction depuis peu, avait le sentiment qu'il s'écrivait au Québec un grand nombre de livres passionnants que personne, ou presque, dans

l'autre langue, ne connaissait. Pour les faire connaître, il fallait les traduire. « Il était aussi pas mal évident, ajoute-t-il, que très peu de gens au Québec connaissaient les poètes du Canada anglais, et je me disais qu'il y avait des choses intéressantes de ce côté-là aussi! »

À la même époque, Sheila Fischman, qui avait travaillé dans le milieu de l'édition à Toronto et habitait aussi North Hatley, était traductrice débutante : elle travaillait à la version anglaise de *La Guerre, Yes Sir!* de son ami Roch Carrier, livre qui allait lancer sa brillante carrière de traductrice littéraire. (Elle a traduit en anglais plus de trente romans d'auteurs québécois réputés, tels Marie-Claire Blais, Jacques Poulin et Michel Tremblay.) Elle fut tout de suite captivée par ce projet de revue. Jones en parla également à Joseph Bonenfant, professeur de littérature québécoise à l'Université de Sherbrooke, de même qu'à un de ses étudiants de maîtrise, Richard Giguère, qui suivait alors avec grand enthousiasme son cours de poésie canadienne comparée. Ils furent tous deux emballés par le projet (et devinrent plus tard tour à tour directeurs de la revue). Ne restait plus qu'à trouver des fonds... qui arrivèrent bientôt dans une enveloppe, sous la forme d'un chèque personnel de 5 000 \$, de la part du propriétaire du *Montreal Star*, M. McConnell, à qui Jones avait écrit et qui trouvait l'idée géniale!

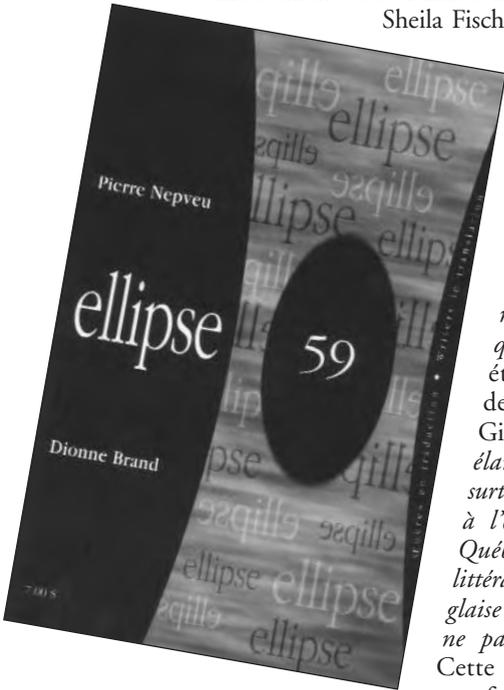
À peu près au même moment, à l'insu de Doug Jones, John Glassco, poète et traducteur, était en train de mettre la dernière main à une importante anthologie de poésie canadienne-française en traduction (*The Poetry of French Canada in Translation*, 1970). Il avait fait appel à bon nombre de ses amis poètes pour traduire les textes d'une cinquantaine de poètes francophones. De son côté, Philip Stratford, alors professeur à l'Université de Montréal et traducteur, était en train de colliger la première version de ce qui allait devenir sa *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*. Quand Doug Jones les contacta l'un et l'autre pour leur parler du lancement d'*Ellipse*, Glassco lui offre des traductions qui paraîtront quelques mois plus tard (avec quelques variantes) dans son anthologie, et Phil Stratford soumet



Patricia Godbout a été directrice de *Ellipse* de 1986 à 1992 et est toujours membre du Comité de rédaction. Elle est secrétaire de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada.

des traductions faites dans un de ses cours par des étudiants, dont plusieurs allaient devenir des auteurs et traducteurs reconnus comme Charlotte Côté Melançon, Robert Melançon et Pierre Nepveu, qui fut d'ailleurs directeur de la revue de 1973 à 1975.

Cette convergence d'intérêt, à la fin des années soixante, pour la traduction de la littérature québécoise, de la part d'intellectuels anglophones vivant au Québec, n'est pas fortuite. Ce fut en effet une formidable période d'ébullition culturelle et de turbulence politique qui aiguïsaient chez les anglophones un appétit à l'égard du Québec, de sa culture et de son histoire. Devant la montée du mouvement souverainiste notamment, explique



Sheila Fischman, « on a eu l'impression que le Canada anglais s'était gratté la tête en disant : Mais d'où ça vient tout ça? Et beaucoup de gens croyaient qu'ils pourraient trouver dans la littérature des réponses à certaines questions. » Ce qui était tout aussi évident, précise Richard Giguère, c'est que « cet élan de curiosité était surtout à sens unique, car à l'époque, l'intérêt des Québécois pour la littérature canadienne-anglaise était minimal, pour ne pas dire inexistant ». Cette situation, note-t-il toutefois, a changé depuis, comme en fait foi la vague

récente d'intérêt de la part des milieux culturels québécois envers des romanciers canadiens-anglais comme Michael Ondaatje, Timothy Findley ou Trevor Ferguson.

L'année 1970 fut bien remplie pour la nouvelle équipe d'*Ellipse*, qui publia quatre numéros présentant en traduction des textes aussi marquants de la poésie québécoise que « La marche à l'amour » de Miron et le « Speak White » de Michèle Lalonde. Le premier numéro de 1971 est également digne de mention, puisqu'à l'initiative de Sheila Fischman, *Ellipse* serre alors de très près la bouleversante actualité des événements d'octobre 1970, en publiant des textes de Paul Chamberland, Nicole Brossard et d'autres, auxquels font écho ceux d'Eli Mandel ou d'Al Purdy. En plus d'exprimer sa solidarité envers ses amis écrivains emprisonnés en vertu de la *Loi des mesures de guerre*, comme Gaston Miron et Gérard Godin, *Ellipse* voulait ainsi montrer aux Québécois qu'il y avait aussi de la sympathie au Canada anglais. « Bien entendu, dit Sheila Fischman, ce sont de bien grands mots pour une si petite revue, mais on travaille avec les moyens qu'on a, et c'est un document qui reste. »

Par la suite, sous la direction du regretté Larry Shouldice notamment, il y eut des numéros beaucoup plus loin de l'actualité, qui retournaient en arrière pour présenter ou redécouvrir des poètes du début du siècle. « Avec nos traductions d'Archibald Lampman ou d'Albert Lozeau, admet Doug Jones, nous étions loin de faire les manchettes! » Ce travail n'en était pas moins des plus utiles, ajoute-t-il, car ce mouvement de va-et-vient entre poètes d'hier et d'aujourd'hui a permis d'esquisser petit à petit un por-

trait des deux corpus poétiques et de constituer un important réservoir de traductions, maintenant rendu plus accessible sur Internet. Or, cette accessibilité accrue coïncide avec un intérêt croissant chez les universitaires pour la traduction littéraire. Ainsi, la pertinence d'*Ellipse*, actuellement dirigée par Monique Grandmangin et Charly Bouchara, réside aujourd'hui davantage dans l'importance de l'outil de recherche qu'elle constitue et continue d'enrichir.

La traduction poétique est-elle possible?

Lancer une revue de traduction poétique ou y collaborer, c'est forcément répondre par l'affirmative à la fameuse question : la traduction poétique est-elle possible? En effet, pour certains, le fond et la forme sont à tel point indissociables dans un poème que ce qui se perd en traduction, c'est précisément la poésie. Mais pour d'autres, traduire un poème, c'est un peu comme transposer pour la guitare une pièce musicale pour piano : difficile, peut-être, mais pas impossible. Et puis, de toute façon, explique Sheila Fischman (qui ne traduit pas de poésie, mais qui s'est néanmoins mesurée aux nombreuses figures de style émaillant la prose des romanciers), « les langues sont bien différentes, et ce n'est pas la peine de s'arracher les cheveux pour autant. Il faut accepter ça et composer avec, et c'est d'ailleurs là que résident le plaisir et le défi de faire une traduction. »

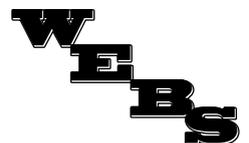
Quant à lui, Doug Jones, qui est toujours membre du comité de rédaction de la revue, sait bien que les lecteurs d'*Ellipse*, souvent eux-mêmes traducteurs, vont et viennent entre l'original et la traduction. Mais il croit néanmoins qu'un poème en traduction devrait pouvoir se lire comme un poème, tout en demeurant fidèle à l'original. « C'est selon moi un idéal, mais il arrive que, pour faire un poème, on ait à faire des entorses plus ou moins douloureuses au sens littéral de l'original. On peut aussi choisir de rester le plus près possible du poème à traduire, mais alors la traduction ne se tient pas toujours comme poème; ça reste souvent aussi plat qu'une galette. Pour certaines personnes, il est important de conserver et de faire passer autant que possible, dans la traduction, l'étrangeté de la langue de départ. Mais cela produit souvent des effets bizarres que la plupart des éditeurs ne sont pas prêts à publier... Il y a donc un vaste territoire à explorer par les traducteurs. » ■

Adresse postale d'*Ellipse* : Faculté des lettres et sciences humaines,
C.P. 10, Université de Sherbrooke, Sherbrooke (Québec) J1K 2R1
Consulter aussi, sur Internet : www.callisto.si.usherb.ca/~ellipse

- ▶ Un bureau meublé,
- ▶ Des services administratifs sur place,
- ▶ Une clientèle existante,
- ▶ Une équipe prête à vous accueillir,

..... au bout des doigts.

(514) 694-2068
186 place Sutton
Beaconsfield, QC





Teaching Literary Translation

Teaching literary translation is a rewarding experience, an opportunity to explore with others the challenges of working inside well-crafted, meaningful texts.

par Agnes Whitfield

IN TEACHING LITERARY TRANSLATION, important time is spent developing techniques for close textual analysis: how to identify the different levels of meaning of key words and their connections to the thematic networks of the text, how to recognize various syntactic structures and the ways in which they contribute to the effect of the text on the reader. Short stories work well, because they offer a good range of literary devices and techniques, but in a condensed version which allows students to grasp their relationship to the text as a whole. Essential for literary translation, this type of analysis is also useful in translating other kinds of texts. Those with a persuasive or expressive function, in particular, show similar links between text features such as emphatic structures and point of view, and the response aimed for in the reader.

The transition from active analysis to the process of re-creation takes the student back to the original text to verify his or her understanding of it, while at the same time pointing out the challenges of translation: all those instances where the structures of the two languages involved do not coincide and new forms have to be found to re-present the richness of the original. In this search for other forms in the target language, we come to better understand the expressive potential and limitations of our own language, and increase our own skill in manipulating it. This too is a useful exercise for the translator working in other areas.

Antoine Berman's article "La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain" (*Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985) provides a comprehensive list of where we often go wrong in literary translation, diluting meaning, shifting register, replacing the audacious with the predictable, eliminating the ambiguities and willful "strangeness" which constitute the richness of the literary text. In this context, well-honed strategies from comparative stylistics can work against the literary translator. For instance, in a text where issues of agency are important, it may be essential to respect the use of the passive form, although in other circumstances, it would be more appropriate to translate by an active form.

Undergraduate courses in literary translation tend to focus on such text issues as analysis and translation. In Canada, most professional translation programs, including those at Concordia, Université de Montréal, Laval, McGill, Université d'Ottawa and Glendon College (York University), offer at least one undergraduate course in literary translation, or courses with a literary text component.

Graduate courses pursue text issues: translating proper names with a semantic content, or particular regional or socio-economic speech patterns. However, the perspective is more often one of reflection on how these issues can and have been dealt with, than the search for a particular solution to a particular problem. These courses challenge our beliefs about what a good literary translation is. Can a translation be truly "transpar-

ent"? Using Lawrence Venuti's terminology, is a good translation necessarily one which "domesticates" the original, by giving priority to the expectations of the target audience, or are there merits in reproducing more closely the structures of the original, even if this leads to a "foreignizing" effect? Are there contexts in which one or the other of these strategies would be more appropriate, and why?

In such courses, one is often asked to examine the political and economic institutions that frame our practice and perceptions of literary translation. In the Canadian context, Jane Koustas (Brock University) has explored the impact of Canada Council policies on who translates whom and how. Post-colonial theoreticians, such as Sherry Simon (Concordia) and Paul St-Pierre (Université de Montréal), challenge the power relationships which underlie the translation of colonial texts. Feminists such as Barbara Godard (York) and Luise Von Flotow (University of Ottawa) analyze issues of gender in translation. Historians of translation, such as Jean Delisle (University of Ottawa), look at how the role of translation has changed over time. Working from the unpublished correspondence between Joyce Marshall and Gabrielle Roy, Jane Everett (McGill) examines the process of translation, how author and translator collaborate in the choice of key words and titles. Through this more general reflection, we come to see our own work, more critically, in a broader context. In the art of the possible, we become more conscious of our approach to translation, and learn to develop more comprehensive and systematic strategies.

In graduate programs, students often have an opportunity to undertake translation projects with potential for publication. A passage chosen for translation for an M.A. or Ph.D. thesis can become the beginning of a full-fledged publication. In most institutions, students have the opportunity to work under the supervision of faculty members who are also active literary translators. Masters programs with a literary component are presently available at the University of Ottawa, Laval, Glendon, and Université de Montréal. A new program in translation studies is starting this fall at Concordia. Literary translation can be studied within some French Studies programs (McGill). The Literary Translators Association of Canada (LTAC) is working hard to establish a formal mentoring program in literary translation.

For those looking further afield, courses in literary translation are available in Europe at the Centre européen de traduction littéraire (Tuinbouwlaan 29, B-1700 Dilbeek, Belgium). Every November, French literary translators meet in Arles for lively workshops on literary translation. Information can be obtained by writing to A.T.L.A.S. (99, rue de Vaugirard, 75006 Paris). ■

Mais qui était John Glassco ?



Depuis 1981, année de la mort de John Glassco, l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC) remet chaque printemps son prix de traduction John-Glassco. Assorti d'une bourse de 500 dollars, ce prix est décerné à un traducteur pour une première traduction littéraire publiée au pays. Pour l'ATTLC, c'est une façon de préparer la relève en saluant l'excellence du travail de nouveaux venus dans un domaine à la fois exigeant, mal payé et peu reconnu, et néanmoins essentiel à la libre circulation des œuvres et des connaissances.

par Patricia Godbout, trad. a.

ÉCRIVAIN ET TRADUCTEUR, John Glassco est une figure singulière des lettres canadiennes. Issu d'une famille anglophone aisée de Montréal, il fréquente le Lower Canada College et l'Université McGill. Puis, en 1928, à l'âge de dix-neuf ans, il s'embarque pour Paris, en compagnie de son grand ami Graeme Taylor. Il s'y mêle à la communauté littéraire de la rive gauche et y fait la connaissance de figures marquantes de la littérature du XX^e siècle, tels Ernest Hemingway, James Joyce et Gertrude Stein. Glassco racontera cette période palpitante de sa vie dans ses *Memoirs of Montparnasse* (1970), traduites en français par Jean-Yves Soucy en 1983. Ce livre remarquable, qui reçut un accueil chaleureux, est une des meilleures œuvres autobiographiques écrites par un Canadien.

En 1932, John Glassco est de retour à Montréal : il souffre de tuberculose avancée et doit subir une délicate intervention chirurgicale. C'est à cette époque qu'il se met à écrire des poèmes. Tout le reste de sa vie, à part quelques brefs séjours à l'étranger, Glassco le passera à Montréal, mais aussi à Foster, petit village situé près de Knowlton, dans les Cantons de l'Est, où il poursuivra ses travaux d'écriture et de traduction tout en livrant le courrier dans les rangs de campagne. Quand il organise, en 1963, la Foster Poetry Conference, c'est pour lui une façon de rendre hommage à une communauté littéraire de langue anglaise très dynamique, gravitant autour de Montréal, dont il fait partie intégrante. Dans un ouvrage intitulé *English Poetry in Quebec*, Glassco publiera d'ailleurs les actes de cette rencontre à laquelle participèrent notamment F.R. Scott, A.J.M. Smith, Irving Layton, Louis Dudek et Leonard Cohen.

Faire comprendre la poésie canadienne-française

Avec F.R. Scott, Glassco est certainement l'un des pionniers de la traduction de poésie canadienne-française. En 1970, il fait paraître *The Poetry of French Canada in Translation*, anthologie présentant en traduction les textes d'une quarantaine de poètes. En plus de traduire lui-même bon nombre de ces textes, Glassco publie les traductions d'autres poètes-traducteurs comme Scott, Smith et Dudek. Glassco a en outre traduit les *Poésies complètes* de Saint-Denis Garneau (1975), auteur que son ami A.J.M. Smith lui avait fait connaître et qui exerça une grande influence sur sa propre œuvre poétique. Glassco avait d'ailleurs fait paraître, en 1962, une version anglaise du *Journal* de Saint-Denis Garneau.

« La traduction poétique est souvent dénigrée ; c'est un acte de communication incompris, opaque »,



écrit Glassco dans l'introduction de son anthologie. Mais le traducteur n'en continue pas moins de « traduire » la vision du monde qu'il a reçue du poème, animé qu'il est du désir de communiquer son expérience aux usagers de sa propre langue. Et quand son entreprise est couronnée de succès, le sentiment d'accomplissement qu'éprouve alors le traducteur est comparable à celui que procure la création poétique.

Glassco était lui-même un poète accompli. Il publia, en 1958, un recueil de poèmes intitulé *A Deficit Made Flesh*, suivi, en 1964, de *A Point of Sky*. Ses *Selected Poems*, parus en 1971, lui valurent le Prix du Gouverneur général. Quelques-uns de ses très beaux poèmes témoignent de son attachement à ce coin des Cantons de l'Est où il passa de nombreuses années : « Quebec Farmhouse », « The Rural Mail », « Deserted Buildings under Shefford Mountain ». Glassco est également l'auteur de quelques *novellas* érotiques et le traducteur d'un livre de Leopold von Sacher-Masoch.

Dans toutes ses traductions, Glassco ne tentait pas tant de reproduire l'œuvre originale que de produire une œuvre qui se tienne dans sa langue de traduction. « Ses traductions », écrit Fraser Sutherland dans *John Glassco: An Essay and Bibliography*, « sont des modèles de cohérence et de lucidité qui ont contribué grandement à la compréhension de la littérature québécoise. » ■

Les prix de traduction littéraire

EN PLUS du prix John-Glassco, il existe un certain nombre d'autres prix remis au Canada pour des œuvres en traduction littéraire.

Le Conseil des Arts du Canada remet chaque année deux Prix de traduction, assortis d'une bourse de 10 000 \$ chacun, pour des ouvrages publiés dans les deux langues officielles du pays. Chacun des lauréats reçoit en outre un exemplaire de son livre spécialement relié par Pierre Ouvrard, maître relieur de Saint-Paul-de-l'Île-aux-Noix (Québec). Aujourd'hui appelées Prix du Gouverneur général, ces distinctions portaient jusqu'en 1987 le nom de Prix de traduction du Conseil des Arts.

Le premier prix de traduction de QSPELL, d'une valeur de 2 000 \$, sera remis à l'automne 1998. Il sera décerné à un ouvrage traduit de l'anglais au français. Par la suite, il sera remis en alternance à un ouvrage traduit du français à l'anglais et en sens inverse. Les genres littéraires admis sont la poésie, le roman, les nouvelles, les études et les essais.

Par ailleurs, la Fédération internationale des traducteurs décerne le prix de traduction Astrid Lindgren à l'auteur d'une traduction d'exceptionnelle valeur ou à un traducteur pour l'ensemble de son œuvre dans le domaine de la littérature enfantine. Elle décerne en outre le prix Karel Capek à l'auteur d'une traduction d'exceptionnelle valeur ou à un traducteur pour l'ensemble de son œuvre en traduction d'ouvrages littéraires écrits à l'origine dans une langue à diffusion restreinte. ■

M.B.



Quand le sexe dérange

Face à un texte littéraire où la violence côtoie la bestialité, où le « héros » est sadique et où les personnages secondaires sont soumis à toutes sortes d'humiliations sexuelles et autres, le traducteur se trouve au pied du mur : il lui faut trouver le moyen de garder le contact avec lui-même et d'éviter le piège de l'identification. Vivre avec les phantasmes des autres n'est pas toujours une sinécure.

par Michel Buttiens, trad. a.

L NOUS ARRIVE tous un jour ou l'autre d'abandonner un livre en cours de lecture par ennui, par manque d'intérêt ou simplement parce que son propos nous est devenu insupportable. C'est pour cette dernière raison que Luise von Flotow, professeure à l'Université d'Ottawa et traductrice littéraire, a abandonné la lecture de *Lust*, de la romancière et dramaturge autrichienne Elfriede Jelinek, dont elle n'a pas moins traduit un long extrait pour le *Michigan Quarterly Review* en 1990. Situation paradoxale d'une lectrice-traductrice incapable de terminer la lecture d'une œuvre mais qui en traduit malgré tout un extrait pour une revue littéraire.

Un choix dicté par des convictions idéologiques

Comme traducteur littéraire, on a en principe le choix de traduire ou non une œuvre. On peut, dès lors, se poser la question : pourquoi traduire des œuvres qui nous dérangent personnellement ? Dans le cas de Luise von Flotow, la traduction de l'extrait de *Lust* s'inscrivait dans le cadre d'un mini-dossier sur l'impossibilité pour les femmes d'écrire de la pornographie. Elle témoignait de son intérêt pour la façon dont les auteures allemandes réagissaient au débat sur la pornographie qui faisait rage aux États-Unis à la fin des années 1980.

Car on se trouve bien ici aux confins de la pornographie. « *C'est brutal, chargé de colère, violent ; on ressent toute l'humiliation des personnages, toute la bestialité des scènes, explique Luise von Flotow. Les mots que Jelinek choisit sont les plus horribles que l'on puisse trouver. Souvent, ce sont des mots que l'on réserve à la description des animaux, ce qui est dérangeant dans toutes les langues, mais plus particulièrement encore en allemand.* »

C'est, de fait, une opinion largement répandue. Habitée de l'érotisme, Jelinek verse ici dans la pornographie. Un avis que ne partage pas Peter Bush, un traducteur littéraire britannique de premier plan qui enseigne, tenez vous bien, à l'Université du Middlesex.

Luise von Flotow s'intéresse depuis longtemps à l'écriture féminine. Au début d'un essai publié dans le cadre de *Culture in Transit*, un ouvrage dans lequel Sherry Simon a rassemblé des textes d'une dizaine de traducteurs anglophones canadiens, elle nous dit avoir commencé à traduire Anne Dandurand alors qu'elle connaissait une période difficile dans sa vie de couple. Coïncidence ? Pas

Michel Buttiens exerce son métier de traducteur littéraire et technique sous la raison sociale Tradulitech.

vraiment. On peut penser que c'est en cherchant une sorte de thérapie personnelle que Luise von Flotow s'est mise à traduire les textes tendres, sensuels, mais aussi parfois crus et lourds de colère d'Anne Dandurand.

En cours de travail, elle est également tombée sur des textes plus dérangeants ; c'est le cas d'une nouvelle contenue dans un recueil de Dandurand, *Montréal moite*, à propos de laquelle l'écrivaine a eu cette merveilleuse excuse d'auteure : « *C'est sorti tout seul.* » Luise von Flotow s'est alors posée la question qui, plus que toutes les autres (que vont penser les collègues ou les amis ?, par exemple), vient à l'esprit dans ce genre de situation : « *Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi est-ce que je traduis ça ?* »

La descente aux enfers d'une traductrice de sentiments

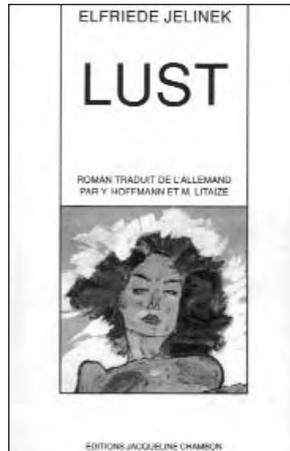
Dans une œuvre publiée à la fin de 1995 chez XYZ dans la collection Romanichels, l'auteure-traductrice Héléne Rioux relate le questionnement d'une traductrice de romans à l'eau de rose confrontée pour la première fois à la traduction d'une autobiographie écrite par un tueur sadique s'attaquant principalement aux femmes.

On perçoit, dans *Traductrice de sentiments*, toute la profondeur de l'identification. Il se crée une terrifiante intimité entre cet auteur — mort par exécution — et la traductrice — vivante. Celle-ci en arrive presque à se sentir coupable d'une partie des actes du tueur, de lui réinsuffler la vie par ses mots. Cette identification s'opère entre une traductrice de romans à l'eau de rose et un tueur sadique — deux personnages que tout sépare —, mais aussi entre un homme, avec tous les aspects négatifs poussés à l'extrême que l'on peut craindre chez les hommes, et une femme mise en situation de ressentir de la vulnérabilité.

Cette identification et la lutte avec soi-même qu'elle suppose va-t-elle jusqu'à changer la perception des êtres — des hommes surtout — qui entourent la traductrice ? Pas vraiment. Pour Héléne Rioux, les contacts avec son entourage immédiat demeurent les mêmes à quelques faiblesses passagères près.

Mais le pur inconnu, l'homme au comportement le moins étonnant dans la rue, lui, devient davantage suspect.

En fin de récit, on surprend la traductrice à vouloir traduire en se contentant d'aligner les mots sans se préoccuper de leur charge émotionnelle — à traduire comme une machine en somme — pour se débarrasser de son fardeau. Évolution romancée ? Situation vécue ? Difficile de trancher dans le monde de l'écriture.



Au pays des motards

Notre collègue Marie-Cécile Brasseur s'est posée la même question que Luise von Flotow en cours de traduction d'un ouvrage socio-anthropologique sur un groupe de motards, *Les Rebels, une fraternité de motards hors-la-loi*, de Daniel R. Wolf, paru chez Balzac, à Montréal, en 1995 : « Qu'est-ce que je fabrique là? » Chez elle, c'est l'envie de relever un défi qui l'a poussée à traduire cet ouvrage. Il y avait tout le vocabulaire — assez technique, parfois — qui a trait aux motos; il y avait les dialogues entre motards, remplis de termes argotiques; il y avait aussi le fait que la guerre des motards faisait la une des quotidiens québécois; enfin, il y avait la réticence de refuser une deuxième fois d'affiliée une commande de son éditeur. La vie de traductrice est ainsi faite qu'on a parfois le choix et parfois un peu moins. Enfin, traduire un livre sur les motards, ce n'est tout de même pas la fin du monde. On peut s'attendre à des propos un peu crus, à des histoires de fesses, à des activités illicites, mais, en somme, on lit ça dans les quotidiens régulièrement. Pourquoi pas le traduire donc?

Marie-Cécile Brasseur a bien lu l'ouvrage en anglais avant d'en entreprendre la traduction, sans se douter toutefois du genre d'obstacle qu'elle allait rencontrer. Car, après plusieurs mois de travail, la voici qui arrive à un chapitre consacré plus spécifiquement aux relations entre les hommes et les femmes chez les motards. Et là, c'est la panne. Comme on peut s'y attendre, ces relations sont caractérisées par la domination des hommes par rapport aux femmes, régies par des règles strictes et par un sentiment de possession du motard vis-à-vis de sa compagne. Le chapitre décrit en outre toutes sortes d'événements, dont des viols collectifs. Jusque-là, la traductrice en a vu de toutes les couleurs : commerce de drogues, violence, tueries, vols à l'étalage, tout. Mais, arrivée à ce point, elle n'en peut plus, elle se sent agressée dans ce qu'elle a de plus sensible en elle, sa qualité de femme, et elle se voit obligée d'interrompre son travail pendant une quinzaine de jours.

Ériger la barrière du professionnalisme

Après avoir envisagé de renoncer à terminer son travail, elle en arrive à une position extrêmement intéressante : elle va se faire l'avocate de l'auteur de son livre. Incapable de partager certaines des valeurs des motards, voire de l'auteur, elle reconnaît que l'ou-

vrage, en raison de l'actualité du phénomène qu'il décrit et de l'information qu'il contient, mérite d'être traduit et bien traduit.

L'avocat doit adopter une attitude professionnelle et défendre son client — fut-il Marc Dutroux, Paul Bernardo ou autre personnage tristement célèbre — parce que ce dernier, en toute justice, a droit à une défense, qui doit être orchestrée de la façon la plus honnête et la plus professionnelle possible. Pour une traductrice, cela signifie choisir les mots les plus justes, éviter d'arrondir les coins parce que ce qu'elle écrit — à la première personne du singulier, parfois, à ce « je » qui fait si mal — représente les valeurs ou l'expérience de quelqu'un d'autre. Il lui faut donc ériger ce que j'appelle la barrière du professionnalisme, se réfugier derrière l'acte professionnel.

Si l'on y pense bien, les traducteurs ont souvent recours à ce procédé. Et la conscience de le faire pourrait soulager la détresse psychologique du traducteur d'entreprise écrivant, au nom du président, que les compressions de personnel sont une excellente chose pour l'entreprise et que l'abandon de tel secteur d'activités aura des conséquences favorables pour le personnel touché et la collectivité.

Il reste que l'avocat, indépendamment de la relation qu'il peut avoir avec son client, est d'une certaine façon associé à lui aux yeux du public. Les traducteurs ont sans doute une visibilité moins grande, mais les rubriques « lectures » des journaux font écho à la publication des livres sur les motards comme à celle d'autres ouvrages. Ainsi, Marie-Cécile Brasseur a vu son nom associé à celui de son auteur et à tout ce que le livre contient. Elle a d'ailleurs hésité à signer cette traduction — elle aurait pu aussi user d'un pseudonyme — mais en finissant par accepter de voir son nom en couverture de cet ouvrage, elle est allée au bout de son travail professionnel.

L'acte de traduire a ceci d'exceptionnel qu'il nous confronte avec une personnalité autre que la nôtre, qu'il nous y entraîne irrémédiablement et qu'il nous bouleverse parfois intimement. Il exige une disponibilité énorme de toute la personne qui traduit. Habitué que nous sommes à tout absorber par la télévision, les quotidiens, etc., nous pourrions croire que plus rien ne nous atteint. Il reste cependant des questions qui nous touchent : le racisme, la religion dans certains pays, et surtout les abus sexuels. Il y a des moments, dans la vie, où l'on peut traduire des choses qui, psychologiquement, nous conviennent, alors que cela devient insoutenable à d'autres moments. Vivre avec les phantasmes des autres, ce n'est pas toujours de tout repos. ■

When the Subject is Language: Translating the Debate on Sexism in Language

Louky Bersianik's feminist classic *L'Euguélonne* (Montréal: Les Éditions La Presse, 1976), deals with almost every imaginable aspect of relations between the sexes on our planet—as seen through the eyes of a “sister from another planet.” One key element of the book is the whole subject of sexism in language, in French in particular.

by Howard Scott, C. Tr.

IN THE FIRST English-language version, published in 1981, the translators opted to do a straightforward translation of Bersianik's critique of sexism in French, with explanations for the English-speaking reader. But when I translated the book—excerpts for an MA thesis completed in 1984, then later the whole book—

Howard Scott's translation, *The Euguelion* (Montréal: Alter Ego Editions, 1996), won the 1997 Governor General's Literary Award for English translation. For more information: <http://www.alterego.montreal.qc.ca/>



I felt it would be more faithful to the intentions of the original to adapt these sections, since a discussion on English is far more pertinent to English readers.

While many aspects of sexism in language are quite similar in French and English, and thus present no particular difficulties for the translator, others are very different.

The grammatical gender of pronouns is a bone of contention in both languages. The traditional rules of grammar say that the

masculine “embraces” the feminine; “he” can stand for “he or she” and “man” can stand for all humanity. French, however, unlike modern English, is a gender-marking language. Every noun and third-person pronoun is marked grammatically as feminine or masculine and participles need to agree in certain circumstances.

In the original book, women protested against the grammar rules governing concord with past participles:

Trois cents femmes et un petit chat se sont *baladés* dans la rue.

[Three hundred women and a kitten moved along the street.] and

Trois cents femmes et un camion se sont *baladés* dans la rue.

[Three hundred women and a truck moved along the street.]

(Section 669)

In these sentences, the participle “baladé” is inflected to agree with the subject, and since one element of the plural subject is masculine, the participle has to be masculine, even if there’s one truck and 300 women.

In English there is no gender concord with participles, but the use of «he» as a generic pronoun has become the subject of controversy in recent times. Although prescriptive grammarians have tried to impose it for centuries, in vernacular English, and much of our best literature, the use of “they” has persisted with a singular antecedent in mixed-sex, sex-unknown and sex-concealed situations.

To adapt the passage with the three hundred women and the kitten, and the three hundred women and the truck, I rewrote the picket signs to read:

The masculine embraces the feminine

It is “illogical” to say:

“Everyone please take off their boots.”

But it is “logical” to say:

“Everyone please take off his boots” when there are 300 women and 1 man in the room.



Howard Scott

The masculine always takes precedence over the feminine.

On another sign was written:

A doctor is “he,” but a nurse is “she.”

The generic is always masculine except when it’s feminine.

In French, every noun is either masculine or feminine, and there often is, traditionally, no feminine form for certain titles and professions. In the original book, the Euguélonne proposes the invention of new words to fill in the gaps. Over several pages, she plays with possible feminine forms for words such as auteur (author), écrivain (writer), professeur (teacher or professor), and médecin (medical doctor).

In English, nouns are no longer grammatically marked for gender, though there is lexical and social marking. Many words for professions and functions, for example, are formed with the suffix “-man” and these are very often traditionally male preserves: fireman, policeman, fisherman, etc.

The Euguelion in my translation suggests the use of the neutral alternatives to gender-marked words that already exist. For example, “firefighter” and “police officer” can be used instead of “fireman” and “policeman” (or “policewoman”) and “chair” is a long-established alternative to “chairman.”

So, while in the original book, demonstrators were demanding feminine counterparts for a long list of words, in my translation they called for the complete abolition of feminine-only words such as “housewife” and “spinster,” and the replacement of gender-marked terms—“adulteress,” “chairlady,” “charlady,” “divorcee,” “mistress,” “poetess,” “policewoman,” “barman,” “chairman,” “garbageman,” “linesman,” “policeman,” “repairman”—with gender-neutral words.

In the two decades since the book was first published in French, there has been a great deal of discussion on these issues and many of the changes suggested in the book, both in French and in English, are actually being implemented. For instance, many of the missing feminine forms that the Euguélonne was looking for have come into use, at least in Quebec, and use of gender-neutral terms is common practice in English. ■

Des revues

CHRONIQUE DIRIGÉE PAR ÉRIC POIRIER

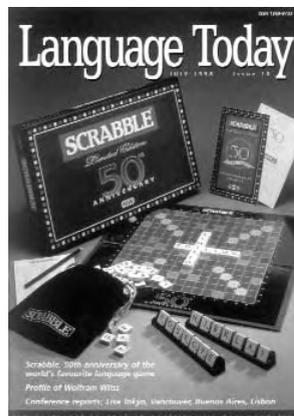
Un maillon essentiel II et le scrabble a 05 nas

Language Today (10, juillet 1998) présente un compte rendu détaillé de Derek C. Carr sur le congrès Critical Link II — Un maillon essentiel II sur l’interprétation en milieu social qui s’est tenu à Vancouver en mai dernier à l’Université de Colombie-Britannique. On y trouve également un article commémoratif sur le scrabble, qui célèbre cette année son 50^e anniversaire. Jo Edwards traite entre autres de la petite histoire du jeu, de son inventeur, un Américain, et nous livre quelques-uns de ses petits secrets. Dans le même numéro, on trouvera un article de Geoffrey Kingscott sur la personnalité langagière du mois : Wolfram Wilss, profes-

seur émérite et théoricien de la traduction bien connu dans le monde entier et plus particulièrement en Europe. Dans la section Traduction, on trouvera un article de Miguel Wald sur la traduction en Amérique du Sud dans le cadre du deuxième congrès latino-américain sur la traduction et l’interprétation, qui s’est déroulé à Buenos Aires du 23 au 25 avril dernier. Par ailleurs, un article de M.L. Seren-Rosso fait le point sur la traduction en Roumanie, où 70 % des projets se font du français au roumain. (E.P.)

Micro-informatique

Mis à part les nouvelles de la Société, le sympathique petit **sript**, publié par la Société québécoise de la rédaction professionnelle fait cette fois dans l’informatique avec une rétrospective d’une vingtaine d’années de micro-informatique et la présentation de quelques nouveaux produits arrivés sur les tablettes récemment, essentiellement Antidote 98 et Windows 98. (M.B.)



La traduction et l'interprétation en Israël

DANS UN NUMÉRO spécial dirigé par Francine Kaufmann, de l'Université Bar-Ilan, et consacré à la traduction et à l'interprétation en Israël, *Meta* (43, 1) nous propose entre autres une série d'articles regroupés sous le thème de la terminologie hébraïque et de l'école de Tel-Aviv en théorie de la traduction littéraire. Dans le premier volet, des membres de l'Académie de la langue hébraïque présentent une vue d'ensemble de l'Académie (article rédigé par Moché Bar-Acher, son président, et traduit par Francine Kaufmann) ainsi que des projets qu'elle dirige en lexicographie (soit le projet d'élaboration d'un dictionnaire historique dans un article signé par Israël Yevin) et de ses activités terminologiques dans le cadre du Comité central de terminologie technologique. Dans le deuxième volet, Rachel Weissbrod passe en revue les réalisations de l'École de Tel-Aviv en traductologie, et la théorie des polysystèmes, dans les différentes disciplines traductologiques : théorie, recherche descriptive et science appliquée. Zohar Shavit aborde le passage de la littérature traduite en Israël du rôle de littérature matrice à celui de littérature « hostile » et soulève la question du statut de la traduction dans un système littéraire. On y aborde également le problème du statut de la langue parlée dans la traduction en hébreu de pièces de théâtre américaines et françaises. On trouvera également dans ce numéro spécial un article sur la traduction d'arabe en hébreu et un autre sur la traduction d'hébreu en arabe dans le contexte israélien. Enfin, d'autres articles portent sur l'histoire de l'interprétation, le cas particulier de l'interprétation judiciaire, l'enseignement de la traduction et les aspects de la traduction audiovisuelle en Israël. Enfin, Francine Kaufmann trace le portrait d'André Chouraqui, traducteur de la bible, et elle nous décrit son itinéraire et sa méthode. (E.P.)

Les prototypes en linguistique cognitive et un nouveau Duden

Dans *Lebende Sprachen* (2^e trimestre 1998), P. Kussmaul nous présente une analyse détaillée du processus de la traduction. L'auteur souligne particulièrement les croisements interdisciplinaires entrant en jeu dans l'acte de traduction ; les interactions sont multiples et relèvent de nombreux champs de connaissance : anthropologie, sciences cognitives, sociologie, psycholinguistique, psychologie cognitive, etc. Il articule sa pensée sur la linguistique cognitive, en mettant en avant ce qu'il dénomme les prototypes et le concept des « scenes and frames ». Notons également la présentation du nouveau *Duden*, « English made in Germany », par K. Wächter et B. Dretzke. Dans cette nouvelle édition, les emprunts de l'anglais sont traités selon les règles phonétiques et orthographiques allemandes (par ex. redoublement de la consonne après une voyelle courte — *der Softdrink, jobben*). Un article est consacré à une des difficultés de traduction de l'allemand vers le français à laquelle on est confronté dans les textes techniques : les mots composés. L'auteur décrit avec précision l'approche linguistique et illustre ses explications de nombreux exemples tirés de textes techniques. Et pour terminer, signalons une aide précieuse pour les utilisateurs du « Doucet-Fleck » : un lexique de termes juridiques et économiques actuels dans leur contexte par Klaus E. W. Fleck. Le lexique donne une définition en français du terme, accompagnée d'une brève mise en con-

texte. Le mot français est accompagné de sa traduction allemande et d'expressions synonymes. (D.L.)

Aux pays de la francophonie et des francophones

Outre ses chroniques habituelles, *Info-langue* (2, 3) nous propose un voyage dans les différents pays de la francophonie : en France (où l'on fera le tour de nombreux trésors régionaux dont certains semblent avoir traversé incognito l'Atlantique), en Belgique, en Suisse, en Afrique et en Acadie. On y trouvera en outre une entrevue avec Henri Dorion, professeur à l'Université Laval, codirecteur de l'ouvrage *Noms et lieux du Québec* et président à trois reprises de la Commission de toponymie du Québec. (E.P.)

Prix du Gouverneur général en poésie

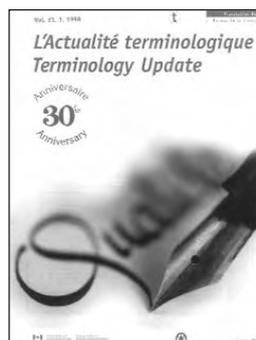
Ellipse (59) consacre son recueil de poésie en traduction aux deux écrivains

qui ont remporté en 1997 le prix du Gouverneur général, Pierre Nepveu, dans une présentation d'André Brochu (« Pierre Nepveu constructs a remarkably inventive and demanding poetry, which is far from being the result of artifice [for example, flamboyant and, often, vain imagery]. It is a poetry close to the bone, close to the nitty gritty, that yet manages to make articulate a measure of authentic meaning, original, modest—essential. », traduction de D.G. Jones) et Dionne Brand dans une présentation de Leslie Sanders (« Dans son exploration incessante du dilemme de l'Immigrante, qui s'exprime dans la mémoire, l'histoire, la nostalgie, le désir de sécurité et d'une vie meilleure, Dionne Brand fait voler en éclats les notions fictives de patrie, d'appartenance, de nation et de citoyenneté, et défait les récits qui justifient en apparence le pouvoir et l'oppression, la vie et la mort. », traduction de Patricia Godbout et Charly Bouchara). (E.P.)

Trente ans, ça se fête !

Avec la publication de son premier numéro de 1998 (31, 1), *L'Actualité terminologique* célébrait son trentième anniversaire. L'heure était donc aux réjouissances dans cette livraison partiellement rétrospective, comme en témoignent l'article du rédacteur en chef Robert Bellerive et un recensement des pays qui ont changé de nom ces trente dernières années, ainsi qu'un article anonyme paru en 1969, mais toujours d'actualité, consacré à la traduction du terme anglais *event*. Pour compléter le tout, en plus d'extraits du *Vocabulaire du parlement* et du *Glossaire des génériques en usage dans les noms géographiques du Canada*, l'étude de deux expressions : « prendre pour acquis » et « prendre avec un grain de sel », et un survol des ressources documentaires utiles aux langagiers sur Internet. Le deuxième numéro de cette revue en 1998 (31, 2) propose notamment des extraits du *Lexique de l'immigration*, ainsi que la première partie d'une étude sur les divers usages reliés à l'utilisation du mot « Saint » dans les appellations de noms de lieu en langue anglaise. Autre reprise des premières années de la revue : les diverses façons de rendre les définitifs et auxiliaires *must, shall* et *should*, et *will* et *would*. Un *must* pour les traducteurs de spécifications et devis techniques, notamment. (M.B.) ■

Éric Poirier, Didier Lafond,
Michel Buttiens, trad. a.



The 1998 RCNA Conference: A Meeting of Cultures

by Mary Plaiçe, C. Tr.

WE ATTEND professional conferences for a variety of reasons: networking, updates in publishing and technology, tourism and so on. When you have gone to a great number, I think the conference can be said to be successful when you learn something new, gain a new insight, or grasp a new approach to an ongoing problem.

In this respect, the 1998 RCNA Conference held recently in the nation's capital would qualify. These conferences, bringing together language professionals from three countries, Canada, Mexico

and the United States, began in 1986 in Mexico City. This was the fifth in the series and one of the smaller meetings, with the advantage of being more intimate, and we had an opportunity to hear from "someone new," as well as welcome old friends and special guests from Europe.

The RCNA is a Regional Centre of the International Federation of Translators (FIT), consisting of FIT member associations in North America. The various speakers made a worthwhile intellectual and professional contribution to the proceedings and the presence of such visitors

as FIT President Florence Herbulot from France and Jean-Marie Van de Walle from Belgium, who is responsible for organizing the next FIT World Congress (Mons, August 1999), added a touch of class. We also heard from FIT Treasurer Betty Cohen (Canada) and Vice-President Steve Sachs (USA), whose infectious enthusiasm in presenting their experience in their respective organizations would certainly have helped re-inspire anyone who happened to feel just slightly jaded.

OTIAQ President Bruce Knowlden, CTIC President Arthur MacRae, RCNA President Manouche Ragsdale, the Presidents of ATA and two Mexican associations, as well as representatives of ALTC (Literary Translators' Association of Canada), and AVLIC (Association of Visual Language Interpreters of Canada), provided a well-rounded picture of our professions in North America. Terry Janzen of AVLIC was one of the "new voices" we heard, introducing us to a few of the intricacies of translating and inter-

ÉCHAPPÉES SUR LE FUTUR

■ 1998, October 15-16 Berlin (Germany) — **Languages and The Media:** 2nd International Conference and Exhibition on Quality and Standards in Audiovisual Language Transfer. Information: ICEF Berlin, Niebuhtrasse 69a, 10629 Berlin. Tel: + 49 30 327 6140; Fax: + 49 30 324 9822; email: ICEFBerlin@aol.com

■ 1998, December 3-6 (USA) — **Second Translation and Interpreting Studies Research Forum.** Organized by the University of Texas at Brownsville's Translation Studies Program and the University Student Translation and Interpreting Society. Information: Dr. Jose L. Varela-Ibarra, Translation Studies, Modern Languages, UTB, 80 Fort Brown, Brownsville, Texas 78520. Tel: + 1 956 544 8216; email: jvarela@utbl.utb.edu

■ 3-5 décembre 1998, Guadalajara (Mexico) — **21^e congrès annuel de l'American Literary Translators Association.** Renseignements : ALTA, The University of Texas at Dallas, MC35, Box 830688, Richardson, TX 75083-6303. Tél. : + 1 972 883 2093; fax : + 1 972 883 6303; courriel : ert@utdallas.edu

■ 1999, January 11-13, Monterey (USA) — **GSTI 30th Anniversary Conference :** Tradition and Innovation in Translation and Interpretation. Information: Monterey Institute of International Studies, GSTI Organizing Committee, 425 Van Buren Street, Monterey, CA 93940. Tel: + 1 408 647-3591; Fax: + 1 408 647-3560; email: GSTIis30@miis.edu; http://www.gsti.miis.edu/conf/

■ 17-20 février 1999, Madrid (Espagne) — **3^e Conférence sur la profession de traducteur et d'interprète et sur la formation à l'aube du prochain millénaire.** Renseignements : départ. de Traduction et d'Interprétation, Universidad Europa de Madrid, E-28670 Villaviciosa de Odón. Tél. : + 34 1 616 9400; fax : + 34 1 616 8265; courriel : journadas-ti@ti.fil.uem.es

■ 3-5 juin 1999, Sherbrooke (Québec, Canada) — **12^e Congrès de l'Association canadienne de traductologie/Canadian Association for Translation Studies.** Thème : « Traduire pour la société de demain : les enjeux de la formation » — Évolution, besoins et innovations. Renseignements : Zélie Guével, Université Laval. Tél. : (418) 656-2131, p. 6658; téléc. : (418) 656-2622; courriel : zelie.guevel@lli.ulaval.ca

■ 1999, August 24-28, Innsbruck (Austria) — **TKE '99: Communicating into 2000.** 5th International Congress on Terminology and Knowledge Engineering. Organized by GTW, Inforterm, and TermNet. Information: http://gtw-org.uibk.ac.at/tke.html

■ Août 1999, Mons (Belgique) — **Congrès de la FIT. Thème : Traduction-Transition.** Renseignements : FIT, 9 Heinrich Maierstrasse, A-1180, Vienne (Autriche). Courriel : fit99@writeme.com

Déclindrum

Ah, les joies de l'enrichissement culturel qui survient sans crier gare! On erre dans la vie en croyant tout bonnement, par exemple, que le terme « Viagra » a comme origine étymologique de complexes éléments chimiques, et on apprend un beau matin qu'il s'agirait plutôt d'un mot-valise formé à partir de « vigueur » et de « Niagara ». (... Attention! Calmons-nous! Pas « Niagara » comme dans « chutes », mais bien comme dans « endroit préféré des nouveaux mariés américains »!) Épatant de penser que si le lieu de prédilection des nouvelles unions américaines moyennes avait été Yamachiche, on aurait eu le « Vichiche »... non? Forte de cette nouvelle connaissance et désireuse de combler dès maintenant la lacune terminologique qui surviendra dès qu'on créera le produit ayant l'effet inverse du Viagra (retour du balancier oblige, ça ne saurait tarder!), permettez-moi de proposer le « Déclindrum ». Vous noterez tout d'abord sa consonnance

preting between English and American Sign Language or ASL. The gala dinner brought us back to the roots of our country as we learned about the fate of the unfortunate Beothuk People in New Foundland, but also enjoyed delightful entertainment by a Mohawk violinist and Inuit singers and drummers.

A most pleasant and stimulating two days on a gorgeous long weekend. On Sunday, those whose travel plans had not been fouled up by airline strikes could take in the Museum of Civilization or the Hot Air Balloon Festival in the Gatineau. Congratulations to the Organizing Committee. ■

« La xénophobie nous est étrangère »

C'EST sous ce titre frappant que 400 traducteurs littéraires français, soit 85 % de ceux qui avaient été sollicités, ont fait paraître une lettre de soutien à leur collègue, Jacqueline Deltombe, actuellement poursuivie dans une cause qui suscite les passions. Cette protestation a été organisée par l'Association des traducteurs littéraires de France et par les participants aux Assises de la traduction littéraire en Arles. Les traducteurs littéraires rejoignaient ainsi d'autres intellectuels pour condamner les tentatives du gouvernement français d'endiguer l'immigration illégale.

« Nous, traducteurs littéraires français d'écrivains étrangers, déclarons : Nous sommes coupables, chacun d'entre nous, d'avoir hébergé récemment des étrangers

en situation irrégulière. Nous n'avons pas dénoncé nos amis étrangers. Et nous continuerons à héberger, à ne pas dénoncer, à sympathiser et à travailler sans vérifier les papiers de nos collègues et amis.

« Suite au jugement rendu le 4 février 1997 à l'encontre de Madame Jacqueline Deltombe, "coupable" d'avoir hébergé un ami zairois en situation irrégulière, et partant du principe que la loi est la même pour tous, nous demandons à être mis en examen et jugés nous aussi.

« Enfin, nous appelons nos concitoyens à désobéir pour ne pas se soumettre à des lois inhumaines. Nous refusons que nos libertés se voient ainsi restreintes. » (Tiré de *Language Today*, 98-08-31) ■

S.L.

Des campus

McGill à contre-courant : création d'un programme de deuxième cycle

DE NOS JOURS, le mot d'ordre est : soyons concurrentiels sur le marché mondial. Le domaine de la traduction ne fait pas exception. Avec l'arrivée de la traduction assistée et de la traduction automatique, le marché est en pleine expansion, et le Canada aura un rôle important à jouer. C'est dans cette optique — et nageant à contre-courant dans une vague de rationalisation — que l'université McGill a institué un programme de deuxième cycle en traduction.

Il s'agit d'un programme de 30 crédits conçu pour les personnes qui détiennent déjà un diplôme de premier cycle en traduction. Il offre un degré de spécialisation plus élevé et favorise l'acquisition des compétences nécessaires en ce qui a trait à la recherche, à la gestion de la terminologie et à l'utilisation efficace des technologies de l'information. Et comme, de plus en plus, les traducteurs doivent être en mesure de travailler avec une troisième langue, autre que le français et l'anglais, le nouveau programme offre une option en espagnol et prévoit la possibilité d'ajouter d'autres cours de traduction dans les langues étrangères comme l'italien ou l'allemand.

Autre nouveauté, une bourse de voyage de 2000 \$ sera attribuée annuellement à un étudiant qui se démarque. La bourse de voyage Mary-Coppin facilitera la participation de l'étudiant à un programme de traduction dans une université étrangère de langue française. ■



Notes et contrenotes



Lise Gascon

Jojo Pentium

Dans la série « Mon ordinateur est mon ami », nous vous présentons aujourd'hui l'ordinateur devin. Celui-ci ne vous écoute pas quand vous parlez, il devine vos pensées! Vous commencez à taper un mot et hop! il anticipe la suite! Bon, mettons les choses au clair dès le départ : il ne fait pas de carte du ciel! Par contre, si vous lui fournissez le texte que vous avez à traduire, puis que vous passez à la traduction, il tentera de terminer vos phrases à partir de ce vous avez commencé à taper. Le danger avec ce genre d'outils est que si ça fonctionne bien, vous saurez que vous écrivez toujours la même chose, et cela risque de vous attrister. Si c'est ce qui se produit, le mieux est de renverser la situation en tentant de déjouer ce « Ti-Jos-connaissant ». Surprenez-le, embrouillez-le avec des finales saugrenues! Votre rendement traductoirel s'en trouvera évidemment amoindri, mais votre bonheur poétique connaîtra, lui, une fulgurante remontée! ■

latine qui lui confère une certaine crédibilité scientifique (sauf pour les quelques-uns qui penseront tout de suite à un camp retranché romain). Vous admettez ensuite que son premier segment est on ne peut plus limpide. Vous comprendrez enfin que sa finale renvoie à une ville qui, comme « Niagara Falls », fait partie d'un certain imaginaire collectif, mais, dans ce cas-ci, pas comme capitale de la lune de miel!

Une femme de carrières

Mary Coppin, celle que l'on avait surnommée la Dame de fer à la STQ est un exemple d'énergie et de générosité.

L'ORIGINE de la dame ne fait pas de doute lorsque l'on aperçoit son décor. Un salon fleuri, parsemé de guéridons et de napperons brodés, un style à saveur victorienne comme seuls les Anglais savent le faire. Le thé est servi dans de fines tasses en porcelaine avec les petits biscuits qui s'imposent, le tout devant une grande baie vitrée et une vue imprenable sur les hauteurs de Westmount.

L'appartement est situé dans un immeuble dont le confort, la commodité et la sécurité siéent selon elle aux personnes de son âge. Mais n'allez surtout pas croire que Mary Coppin a pris sa retraite! Elle en est, au contraire, à sa troisième carrière, qu'elle consacre à son église. Elle s'intéresse aux finances, à la promotion des activités et... au site internet.

Une passion pour l'action

Si Mary Coppin devait symboliser une chose, ce serait le dynamisme. Celle que l'on avait surnommée la Dame de fer à la STQ est en effet un exemple d'énergie et de générosité. Peu de femmes de sa génération peuvent se targuer d'avoir trois carrières à leur actif, sans compter le travail bénévole qu'elle a accompli et qu'elle accomplit encore.

C'est au début des années 70, dans le cadre de ses fonctions chez Bell Canada — sa première carrière —, qu'elle se découvre une passion pour la langue de Molière et la traduction. Elle entreprend alors sans hésiter une formation en langue française à l'université Laval et en traduction à l'université McGill. Sans même attendre son diplôme, elle demande à la faculté de l'éducation permanente de McGill une charge d'enseignement qu'elle conservera jusqu'en 1983. Doit-on voir dans cette conversion à la traduction la manifestation d'un atavisme francophile hérité de ses lointains ancêtres, les de Cantillon (à l'origine du premier C de ses initiales MECC)? N'est-ce pas plutôt de la curiosité pour l'autre branche de la dualité canadienne, représentée chez Bell par tous ces « nice young men » de la Révolution tranquille qui gravissent les échelons en passant par son service? Il y a pour sûr un goût de l'écriture qui fera de Mary une tra-

ductrice soucieuse de préserver pleinement la saveur et la richesse idiomatique de sa langue.

Mary devient membre de la STQ très peu après avoir obtenu son diplôme en traduction et, désireuse d'être « *where the action is* » comme elle le dit si bien, elle entre au comité d'admission dont elle prend la direction après avoir été élue au Conseil en 1974. C'était au temps béni où il y avait 12 candidats pour sept postes! Elle reste donc quatre ans au Conseil, fait relâche pendant deux ans et revient par la suite à titre de trésorière. Elle n'a alors aucune expérience financière, si ce n'est un sens inné des chiffres qui, depuis toute petite, l'avait toujours incitée à préserver son propre argent. La tâche n'était pas facile, car les finances de la STQ d'alors étaient loin d'être aussi saines qu'elles le sont aujourd'hui. En fait, peu après son entrée en fonction, elle s'aperçoit d'un déséquilibre budgétaire inquiétant. Prenant, à son habitude, le taureau

par les cornes, elle fait convoquer une assemblée générale extraordinaire pour proposer une rallonge de cotisation. La cotisation passe, mais piquée par quelques remarques acides, Mary se jure de ne jamais devoir revivre pareille expérience... et sonne les cloches du vérificateur qui n'a pas tiré la sonnette d'alarme. Le redressement financier est si bien mené qu'en 1981, après qu'elle eut pris sa retraite de chez Bell Canada, Nada Kerpan, alors présidente de la STQ, lui propose le poste de directrice administrative. Elle assure également, dès la même année, la direction administrative du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada. Saluons au passage la Ma Bell de cette époque, qui donne à la STQ, en une courte génération, de nombreux bénévoles, deux présidents et sa première directrice administrative.

C'est donc à Mary Coppin, aujourd'hui membre d'honneur, que l'OTIAQ doit les bases de son organisation, de son fonctionnement et de ses finances. La Dame de fer ou Mary *it's-going-to-cost-a-fortune* Coppin — surnommée ainsi pour sa rigueur dès

qu'il s'agissait des finances de la STQ — a mérité le respect et l'estime des présidents avec lesquels elle a travaillé pour sa droiture et sa loyauté. Mary était ferme, certes, mais on s'apercevait souvent qu'elle avait eu raison et on avait droit aussi à ses excuses lorsqu'elle avait eu tort. Nombre des élus consciencieux que nous nous efforçons d'être ont bénéficié de sa part d'un cocktail tonifiant de proactivité, de complicité et de franchise affectueuse. Par contre, si nous étions brouillons, retardataires, dépensiers, louvoyants ou irréfléchis, ou si pour quelque autre raison nous ne correspondions pas à la haute idée qu'elle se faisait de nos fonctions et de la STQ, nous



Mary Coppin, Bruce Knowlden et Martin Clifford, lauréat 1997 du prix Mary-Coppin

avons encore droit à sa franchise, mais « straight », sans édulcorant.

Mais qu'est-ce que la STQ a apporté à Mary? Beaucoup selon elle. Et notamment une meilleure compréhension du fait français au Québec. Son passage à la STQ lui a permis de s'immerger dans « l'autre culture » — à son grand bonheur. Elle pense sincèrement que les « deux solitudes » auraient grand intérêt à mieux se connaître. La STQ a aussi été, pour Mary, un bassin de nouvelles amitiés. Elle conserve de ces années d'excellents souvenirs et des anecdotes savoureuses. Ce qu'elle regrette aujourd'hui, c'est la chaude camaraderie qui régnait alors à la STQ. Comme de nombreux « anciens », elle est très fière du statut professionnel. Mais que la jeune garde est donc sérieuse!

L'humour

Mary est en effet joyeuse. Elle sait faire rire, jetant un regard amusé et parfois caustique sur les autres, sur elle-même... et sur son propre personnage. Elle a fait crouler de rire une assemblée de congressistes estéquois

en les entretenant, avec une candeur à peine fautive et un timing professionnel, de son rapport avec l'argent. Les quelques privilégiés qui, lors d'une réunion du CTIC par ailleurs lugubre, l'ont entendu narrer ses mésaventures de la veille alors qu'elle inspectait diligemment les équipements récréatifs de l'hôtel choisi pour l'occasion ont eu droit à un morceau de bravoure qu'ils ne sont pas près d'oublier. Elle était tombée toute habillée dans le bain tourbillon. Et que dire de la très digne doyenne d'un très sérieux cours de terminologie qui choisit comme sujet de recherche le *jockstrap*. Le professeur en rit encore!

Une générosité égale à son dynamisme

Mary a pris sa retraite de la STQ en 1990. Mais avant de partir, elle a pris soin d'instaurer un prix pour les candidats ayant obtenu la meilleure note à l'examen d'agrément français-anglais et anglais-français de la STQ. Pourquoi? Elle a simplement pensé qu'il devait y avoir un prix;

elle pouvait le financer; elle l'a fait. Elle a dorénavant chaque année le plaisir de connaître au moins deux nouveaux membres de l'OTIAQ.

Son attachement à son *alma mater* et à la traduction l'a incitée, par ailleurs, à créer un prix décerné au meilleur étudiant du programme de Certificat français-anglais de la faculté de l'éducation permanente de l'université McGill, il y a déjà quelques années. Et non contente de cela, elle a créé, cette année, la bourse de voyage qui sera accordée dans le cadre du nouveau programme de diplôme de cette même université.

Comment explique-t-elle cette générosité? « *Je pense que lorsque l'on peut rendre une part du bien que l'on nous a fait, il ne faut jamais hésiter.* » Que dire de plus.

On n'a pas l'âge de ses artères

L'âge de Mary Coppin est un grand mystère, et personne n'osera jamais le lui demander. Quoi qu'il en soit, elle sait se maintenir en forme. Qu'elle soit en ville ou

dans ses quartiers d'été, à Sainte-Marguerite, elle fait du jardinage, de la natation et de la bicyclette, et marche tous les jours avec son petit caniche, dénommé Chantal... qui a parfois du mal à la suivre! Avis à tous ceux qui trouvent tous les prétextes de la terre pour ne pas bouger.

Au bout de deux heures d'un entretien passionnant qui nous a beaucoup appris sur la petite histoire de la STQ, nous prenons congé de la dame. Mais avant de partir, elle nous emmène vers une autre pièce de l'appartement où se trouvent plusieurs photos de famille et notamment celle de Fred Coppin, son compagnon, son mentor, son inspiration. Elle ouvre alors un meuble à l'allure d'armoire ancienne. Le meuble se transforme en table d'ordinateur, et à l'intérieur se trouve un PC du dernier modèle avec un écran de 17 pouces. C'est vrai. Les relations publiques et le site internet de l'église... Mary nous étonnera toujours! ■

Betty Cohen, trad.a.

Jean-François Joly, trad.a.

Pages d'histoire

SÉRIE COORDONNÉE PAR PIERRE CLOUTIER

Léon l'Africain, traducteur malgré lui

Grand voyageur, Hassan ibn Muhammed el-Wazzân el Fâsi transfère accidentellement en Europe ses savoirs encyclopédiques sur l'Afrique et l'islam.

par Houria Daoud-Brikci

COMME ses compatriotes maghrébins — saint Augustin, saint Cyprien, Optat, Manilius, Frontin, Apulée, Arnobe, Constantin — dont la postérité n'a retenu que le nom chrétien, Léon s'appelle en réalité Hassan ibn Muhammed el-Wazzân el Fâsi (de Fès). Il s'appellera aussi Giovanni Leone, Johannes Leo Medices, Leo Africanus, Leo Afer, Eliberi, Jean Léon de Grenade ou Granatino. En arabe, Yuhanâ el-Ghar-nathi ou ez-Zayyâti. Est-il ce savant arabe accompli qui étudia grammaire, poésie rhétorique, philosophie, histoire et géographie à l'université Qarawwyne de Fès,

Houria Daoud-Brikci est chargée de cours en théorie et pratique de la traduction au Département de langue et littérature françaises de l'université McGill.

passage obligé des érudits musulmans depuis le IX^e siècle? Un héritier tardif de la pléiade de savants qui couvrirent de gloire Cordoue, Séville et Grenade au XI^e et au XII^e siècles? A-t-il seulement parfait son éducation en Italie? On sait peu de choses sur lui hormis les éléments tirés de son œuvre et les témoignages de rares contemporains.

Il est né à Grenade entre 1489 et 1496. Année charnière, 1492 éclaire l'enjeu : est-il arabe ou espagnol, sujet des Rois catholiques? Pour certains, il est toscan. Dernier savant arabe et musulman du bassin méditerranéen, il transfère accidentellement en Europe ses savoirs encyclopédiques sur l'Afrique et l'islam, marquant de son empreinte la Renaissance, à la cour

du pape Léon X, ouvrant le premier « la voie aux sciences de l'Afrique », lesquelles mèneront à la colonisation du continent. La *Description de l'Afrique*, pièce maîtresse de son œuvre, traduite de l'arabe en italien par lui-même, connaîtra une postérité singulière. Canon et lumière de l'Afrique, prodigieuse et paradoxale, elle bénéficie de privilèges encore plus éclatants que la vie de son auteur.

Sa vie et ses grands voyages

Léon a entre quatre et dix ans lorsque sa famille quitte Grenade pour se réfugier à Fès. Celle-ci s'impose dans la hiérarchie sociale, possédant terres et richesses. Léon vit à el-'Oubed, dans la résidence solitaire, propice à l'étude, du premier *fakih* de la mosquée de Fès. Il fait des pèlerinages aux mausolées des saints du Maroc, d'où son goût pour l'épigraphie. Étudiant, notaire, juge, fondé de pouvoir à l'hôpital des Étrangers de Fès, il voyage, exerçant même la fonction d'arbitre dans les querelles entre parties civiles. Il sert des marchands — quand il n'est pas marchand lui-même — tenant leurs livres, inscrivant les transactions et résolvant les aspects juridiques. Il lève les impôts avec un ami gouverneur passé au service du roi du Portugal. Compagnon de voyage des notables proches des

rois de Marrakech ou participant aux expéditions des sultans de Fès contre les Portugais, il est diplomate, soldat, témoin privilégié d'événements historiques capitaux. Son œuvre globale le consacre comme historiogéographe, historien de l'islam, « dont il a fourni aux Européens les premiers matériaux », sociologue, économiste, ethnobotaniste, grammairien, lexicographe et traducteur. Initié à l'alchimie, versé dans l'art de la métrique, il est poète, musicien, troubadour à l'esprit charmant, récitant des vers érotiques, en écrivant pour des princes. Sa franchise, son humour, en font un agréable personnage. Pourtant galant, on ne lui connaît ni harem, ni enfants.

En missions diplomatiques et commerciales, il traverse le Maghreb, rencontre les rois de Marrakech, Tlemcen, Tunis, les frères Barberousse, récemment promus maîtres d'Alger. En Afrique Noire, après Tombouctou et les pays haoussa, il rencontre le roi de Gaoga, à l'est du Tchad. D'Égypte, il borde le Nil, traverse la mer Rouge, transite par Medine et Djeddah, se rend à Constantinople, y rencontre le Grand Turc Sélim, Sultan de la Sublime-Porte, visite la Babylonie, une partie de la Perse, de l'Arménie et de la Tartarie. Il mentionne des voyages en Europe. En 1518, des corsaires le capturent en Tunisie et l'offrent au pape. Reconnu « savant extraordinaire » et diplomate avisé, l'esclave devient prisonnier politique, interné dans l'ancien tombeau de l'empereur Adrien, le château Saint-Ange. En 1520, catéchisé puis baptisé à la Basilique Saint-Pierre de Rome par le pape, qui lui donne son nom, il fréquente le monde des lettrés et enseigne l'arabe à Bologne, notamment au cardinal Gilles de Viterbe. Son activité intellectuelle, qualifiée de remarquable, lui permet d'entreprendre diverses publications.

Son œuvre

Léon compile une collection d'épithètes et écrit un *Abrégé des Chroniques mahométanes* et/ou l'*Histoire moderne d'Afrique*, un traité sur l'islam (rite malékite), une rhétorique et une grammaire arabes, un dictionnaire arabe-latin-hébreu et probablement un lexique arabe-espagnol, *Il trato dell' arte metrica*, le *Libellus de viris quibusquam illustribus apud Arabes* et la *Description de l'Afrique*. Seules ces trois dernières œuvres survivront.

La *Description de l'Afrique* devait paraître comme une monographie, complétée par ces ouvrages. Le manuscrit en arabe perdu, la traduction italienne s'assure à elle seule une renommée impérissable. Publiée en 1526, elle reste secrète pour des raisons politiques et économiques. Une autre version paraît seulement en 1550, sous les auspices d'un Conseil de haute police vénitien. Sa version française date de 1556. En Belgique, trois publications en 1556, dont une latine. En Suisse, une version latine en 1559. En Hollande : 1632. Shakespeare consulte la traduction anglaise (1600) commanditée par Hakluyt, président de la Hakluyt Society, du London Council of the Virginia Company, et agent de renseignements proche de Sir Robert Cecyl, secrétaire d'État d'Élisabeth 1^{re}. Après une version abrégée (1705) et une autre tronquée (1738), celle de 1895 intéressera W.B. Yeats. En Allemagne, deux comptes rendus (1791-1801) servent de prétexte à une traduction en 1805. Les compilations, plagats et palimpsestes sont innombrables, surtout en Espagne.

Une écriture diplomatique

Essai basé sur les relations de voyage et la cosmographie, la *Description* expose surtout le vécu historique, social, écono-

mique, religieux et culturel en Afrique. Y figurent des concepts historiques fondateurs de l'Antiquité moyen-orientale, la Méditerranée, le Moyen Âge et sommairement les temps frondeurs circonscrits au Maghreb au XVI^e siècle. On reproche à Léon, outre sa jeunesse, une écriture de la mémoire et du souvenir, l'humour grivois, quelques données erronées, ses lapsus, sa prudence; de citer les dates selon l'hégire, de traduire approximativement, de manquer totalement de système de transcription de l'arabe à l'italien, d'occulter de hauts faits politiques essentiels pour les Européens (il est qualifié d'« amphibie »), de négliger le savoir européen sur l'Afrique (Léon critique Pline). Mais on doit à son génie révolutionnaire la cosmographie sur le terrain en remplacement de la cosmographie de cabinet, un style lumineux, un esprit critique étonnant. À l'orée du XXI^e siècle, sa *Description* est encore un document de base incontournable pour les chercheurs et les archivistes. Pour le plaisir, elle se lit avec une rare émotion. L'histoire reste mystérieusement silencieuse sur le devenir de ce précurseur de la diplomatie culturelle : on n'entend plus parler de lui après 1528. Il serait mort à Rome, Fès ou Tunis vers 1550. ■

Références :

- AL-HASSAN IBN-MOHAMMED AL WEZAZ (sic) AL-FASI (1895), *The History and Description of Africa and the Notable Things Therein Contained*, traduit du latin (1556) par Master John Pory (1600). Dr Robert Brown, ed., Londres, Hakluyt Society, vol. 1, 2 et 3, 1 106 p.
- LÉON L'AFRICAIN (1956), *Description de l'Afrique*, traduit de l'italien (1526) par Alexis Épaulard, Paris, Adrien-Maisonneuve, vol. 1 et 2, 630 p.
- OUMELBANINE ZIRI (1991), *L'Afrique au miroir de l'Europe : Fortune de Jean Léon l'Africain à la Renaissance*, Genève, Droz, 246 p.
- DAOUD-BRIKI, HOURIA (1996), « Présence et absence de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain dans ses traductions », *TTR*, Montréal, ACT/Université Concordia, pp. 13-46.



Veuillez m'abonner à **Circuit**, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTIAQ »

nom _____

adresse _____

code postal _____

signature _____

date _____

Circuit

Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec
2021, rue Union, bureau 1108, Montréal (Québec) H3A 2S9 Canada

« Jamais plus vous ne traduirez... » ou Les mémoires de traduction, deuxième partie

Le principe de la mémoire de traduction est séduisant. Comme le souligne volontiers la publicité de ces logiciels, « jamais plus vous ne traduirez deux fois la même phrase ». Cette affirmation n'est pas inexacte en soi, mais la réalité n'est pas aussi simple.

LA TRADUCTION des phrases n'est pas indépendante de leur contexte; autrement dit, une même phrase ne se traduit pas toujours de la même façon. D'abord, une phrase peut se traduire de plusieurs façons dans deux dossiers de traduction différents (macrocontexte), à cause des préférences de vocabulaire ou de style. Mais, encore et surtout, la traduction peut aussi varier selon le contexte immédiat (microcontexte). Par exemple, l'emploi d'un pronom qui renvoie à la phrase précédente.

Pour l'utilisateur d'un gestionnaire de mémoire de traduction (GMT), la tentation existe de traduire strictement phrase pour phrase et d'éviter systématiquement les renvois hors de la phrase... mais qu'advient-il de la tenue stylistique de la traduction?

Par ailleurs, il arrive assez souvent que deux phrases soient traduites par une seule phrase, et inversement. Si la phrase unique est en langue source, les deux phrases en langue cible sont rappelées automatiquement; mais dans le cas inverse, la recherche est a priori infructueuse.

La révision : tout se complique

Dans le meilleur des mondes possibles du point de vue d'un GMT, le traducteur produit du premier coup une traduction parfaite et finale de chacune des phrases. Or dans la réalité, on procède souvent en deux étapes : une traduction provisoire (ou à réviser) et la traduction finale.

Normalement, le réviseur apporte les changements dans le document même, puis répercute ces changements sur la mémoire de traduction (MT) [après chaque phrase, ou en bloc après chaque séance de travail]. Tout va bien si la tranche révisée ne comporte pas de répétitivité interne. Mais si des phrases se répètent plus ou moins souvent, le dilemme suivant se pose : en apportant les changements au fil du document, on retrouve des phrases ré-

pétitives sans nécessairement les reconnaître; les changements apportés à ces phrases sont une perte de temps et ne seront pas uniformes. Une solution consiste à apporter les changements dans la MT elle-même (ce qui est souvent permis par le GMT); ensuite, on réapplique la MT sur le document pour mettre celui-ci à jour. Mais le travail se fait hors contexte, avec les risques évoqués plus haut.

Enfin, la situation se complique davantage si plusieurs traducteurs travaillent en parallèle à un même dossier de traduction. Comme on le voit, une MT peut être une invitation au chaos. Non seulement il importe d'avoir une procédure de travail rigoureuse, mais celle-ci doit s'appuyer sur une bonne dose d'ingéniosité et sur une excellente connaissance des mécanismes du GMT.

Compatibilité avec le formatage

Les GMT permettent de conserver le formatage des textes traduits. Deux stratégies très différentes sont pratiquées :

- Le document à traduire est importé dans le GMT; celui-ci doit filtrer le formatage, puis le reconstituer à l'exportation — avec les risques que cela comporte. La traduction se fait dans l'éditeur du GMT. C'est la méthode adoptée notamment par TM/2, et qui fonctionne très bien pour des documents dont le formatage est inscrit en clair (Bookmaster, HTML, Ventura, etc.).
- Dans l'autre cas, le document reste dans son traitement de texte d'origine, et c'est le GMT qui vient s'y arrimer par le biais de macrocommandes. Cette méthode a le double avantage de ne pas « affronter » le formatage et de laisser le traducteur dans un environnement qu'il connaît bien et où il dispose d'un vaste choix de commandes (y compris ses propres macro-

commandes). Par contre, l'achat du logiciel de traitement de texte est nécessaire.

Consultation manuelle de la MT

À l'origine, la MT n'était pas consultable manuellement. De plus en plus, les GMT offrent une telle fonction, qui constitue un véritable outil bitexte. Le traducteur peut ainsi récupérer des phrases relativement semblables, mais pas suffisamment pour que le GMT puisse les récupérer lui-même. Mais surtout, le traducteur a ainsi accès à un réservoir de solutions ponctuelles de traduction. Cet avantage peut devenir inestimable pour le traducteur en formation ou auquel on confie un dossier qui ne lui est pas familier. À la limite, il peut justifier l'utilisation d'un GMT même si la répétitivité des phrases est nulle!

La plupart des GMT affichent les phrases de la MT hors contexte, c'est-à-dire que la séquence naturelle des phrases dans les textes de référence n'est pas reconstituée.

Autres qualités à rechercher

- Si l'on s'aperçoit qu'il y a une faute dans la phrase à traduire, peut-on la modifier (et le GMT en tient-il compte)?
- Si l'on s'aperçoit que la phrase à traduire est mal découpée (point abrégatif interprété comme fin de phrase, par exemple), peut-on modifier le découpage?
- Quels sont les formats de documents traités par le logiciel?
- Peut-on modifier le contenu de la MT sans avoir à l'exporter, puis à le réimporter?
- Peut-on fusionner, extraire, combiner, prioriser, etc., les MT?

Acheter ou ne pas acheter?

À cause de leur prix (de 1 000 à 5 000 \$) et de leur utilisation plus ou moins complexe, les GMT ne pénètrent le marché que lentement. Pour bien des traducteurs, une telle acquisition est sans doute prématurée. Toutefois, il convient d'être aux aguets, car on aurait tort de se passer de cet outil si les circonstances le motivent. Et à la longue, gageons qu'un GMT trouvera de plus en plus d'utilisations au quotidien. ■

Claude Bédard, trad. a.

Faire entendre la voix de Dostoïevski

En juin, André Markowicz, le contesté traducteur, était à Montréal pour le tournage d'un film. Il présente ici sa vision de son travail, notamment sur les motifs, c'est-à-dire les répétitions, ces insistances stylistiques de l'auteur.

propos recueillis par Solange Lapierre

Circuit : Vous expliquez, dans une note à la fin du *Joueur*, que les traductions vieillissent, et que c'est pour cette raison que vous reprenez le cycle complet de Dostoïevski.

André Markowicz : Une traduction a une durée de vie moyenne de 30 ans, une génération. Les dernières traductions datent des années 40, et leurs références ont cessé d'être actuelles. De plus, tous les textes préparatoires, publiés dans l'édition de l'Académie des sciences de l'URSS et les 30 volumes de ses œuvres complètes changent totalement la vision que l'on avait de Dostoïevski.

Le Joueur, c'est une œuvre dictée, la confession d'un jeune homme. Il fallait donc sentir la parole vivante, souvent familière, voire vulgaire, comme le langage de la grand-mère par exemple. C'est un traité des passions, qui illustre aussi l'opposition fondamentale entre la France et la Russie, d'un côté la beauté creuse, de l'autre la lourdeur humaine. Dostoïevski a fait de la haine de l'élégance une doctrine de renaissance du peuple russe. Le refus du beau style, avec l'élan de la passion et la maladresse idéologique qui devient revendication nationale.

L'oralité, le théâtre, la partialité et la maladresse du style, on les retrouve aussi dans *L'Idiot*, avec trois motifs — le double, le flottement, l'épilepsie. On passe de crise en crise, le temps est aboli. Il fallait tenter de garder deux éléments contraires, l'emportement et l'ironie, et transmettre quelque chose de vrai. Il fallait aussi sentir que le temps du XIX^e siècle n'est pas notre temps. L'oralité permet de passer l'émotion, tandis que le discours cache l'émotion. Je veux aussi faire sentir l'étranger comme étranger. À présent, le goût du public a évolué; on peut faire sentir la justesse de la structure de son style, on n'a plus besoin de l'acclimater à la culture française. C'est pour ça que les

problèmes de traduction de Dostoïevski, de la transplantation de son style en français sont tellement complexes.

C. : Comme les références à la Bible qui sont si nombreuses dans la langue russe?

A.M. : En particulier, mais pas seulement. L'œuvre exige d'être traduite dans l'ensemble parce que je travaille sur un changement de perspective. On n'a pas encore écrit comme ça en français, mais on pourrait, et il n'y a aucune provocation dans ce que je fais. Dostoïevski est absolument normal en russe. Bizarre, mais normal. C'est l'esprit même de la langue russe. Au bout de sept ans de travail, finalement, les gens oublient la traduction. Ils lisent Dostoïevski, ce qui est l'essentiel. Mais, plus je traduis Dostoïevski, plus ce qui me frappe et me fascine, c'est que ce n'est pas traduisible. Chaque écrivain est grand dans la mesure où il met en jeu les qualités spécifiques de sa langue. Dostoïevski, en particulier, utilise une langue commune, qui comporte des termes de la Bible.



Photo : Richard-Max Tremblay

Un premier film sur la traduction ?

ANNE-MARIE ROCHER réalise en ce moment un documentaire sur André Markowicz, qui sortira au printemps. Vraisemblablement le premier sur la traduction. Le tournage a eu lieu à Montréal, mais aussi dans la réserve micmac de Big Cove au Nouveau-Brunswick, à Ottawa, au Musée des Civilisations de Hull, en Bretagne et à Paris.

Ce documentaire trace le portrait du traducteur. On y voit sa compagne, Françoise Morvan, avec laquelle il traduit

Tchékov, ainsi que sa famille, notamment parce qu'il confie la relecture de ses traductions de Dostoïevski à sa mère. Passionné de culture bretonne — il trouve des résonances avec Dostoïevski dans certaines légendes —, il prépare une anthologie de la poésie russe en breton avec l'écrivain Koulish Kedez, que l'on verra dans le documentaire, ainsi que le grand chanteur Jean-François Kemener. Avec sa compagne, Markowicz a voulu créer des liens pour faire entrer la culture bretonne en contact

Faire sentir le double sens

C. : À la différence du français où la référence biblique est quasi inexistante.

A.M. : Oui, en anglais, tout comme en allemand, il y a une traduction de référence de la Bible. C'est un problème de base pour la traduction en français. Il n'y a pas de traduction canonique de la Bible en français, et pas de termes bibliques dans la langue commune. En russe, quand on emploie tel mot, le lecteur ne sait pas exactement d'où il vient, mais il sait qu'il y a peut-être un double sens.

Le propos de Dostoïevski, c'est de faire sentir ce double sens. Tous ses romans sont à analyser d'un point de vue allégorique, en fonction de la Bible. Parfois, il emploie des formes grammaticales très étonnantes qui changent le sens. Exemple, à la fin de *L'Idiot*, quand Mychkine et Rogojine sont devant le cadavre de Nastasia Filipovna, Rogojine parle à voix basse, et il dit : « tu entends ? », au sens terre à terre, mais cela veut aussi dire « tu sens ? », sous-entendu l'odeur. Qu'est-ce que ça veut dire ? En russe, odeur peut se dire de deux façons, soit *zapr*, le mot courant, ou *dour*, qui veut dire esprit. Ce qui se répand, c'est l'odeur, c'est-à-dire l'âme de Nastasia.

C. : Là, il y a des murs. Vous avez mis une note ?

A.M. : Ce mur, c'est le travail du traducteur de le mettre en valeur. Si Rogojine et Mychkine deviennent fous, c'est qu'ils voient l'âme de Nastasia. Ils la sentent, son esprit revient, c'est insupportable.

table. Pour un lecteur russe un peu attentif, c'est clair.

C. : Et on comprend ces deux sens même dans une langue populaire ?

A.M. : On ne sait pas, on peut vouloir dire les deux. On répond juste par un verbe, quasiment dans une langue vulgaire : ça sent, ça pue, c'est l'âme qui marche. Intraduisible.

Il y a aussi des choses de civilisation qu'il faut faire ressortir. *L'Adolescent*, il veut être Rothschild, pas pour être riche, mais pour avoir le pouvoir et ne pas l'utiliser, ce qui est la vraie liberté. C'est fondamental dans l'orthodoxie. La vraie liberté, c'est le renoncement volontaire à sa personne. Comment dire ça en français ?

C. : Tout à fait à l'encontre de l'idée de liberté individuelle si chère à l'Occident ?

A.M. : Chez Dostoïevski, on pourrait croire qu'il s'agit d'individus qui veulent s'affirmer. En fait, il y a un seul cri : « Quand est-ce que je pourrai m'arrêter ? Quand est-ce qu'il pourrait y avoir un moment de repos et de contemplation ? » Les valeurs de l'orthodoxie sont entièrement différentes de celles du catholicisme. Le catholicisme, l'Occident, sont basés sur la responsabilité individuelle de l'action par rapport aux autres, à soi-même.

La notion de démocratie n'a jamais existé dans la culture russe ; en ce sens, la Russie est beaucoup plus proche de la Chine. Les rapports que l'orthodoxie entretient avec le monde sont des rapports de dissolution dans l'ordre divin du monde. L'action n'est pas considérée comme un bien.

C. : Vous parlez souvent du motif de la lourdeur dans *Crime et Châtiment*.

A.M. : Chez Dostoïevski, il y a trois aspects du style à rendre en même temps. L'oralité, c'est-à-dire la partialité, les émotions. Il n'y a pas de narrateur, c'est le « je » qui parle. Ensuite, ce que j'appelle la maladresse. C'est un monde en formation qui crée ses propres valeurs esthétiques, qui n'obéit à aucune valeur préétablie. Dernier point, ce sont des poèmes parlés. Un poème se définit par le fait que tous les mots irradient de sens dans toutes les directions. Dostoïevski utilise les répétitions de façon systématique. Plus il répète, plus on comprend que le mot est important !

Crime et Châtiment est basé sur la scène de Lazare. Quand Sonia lit le texte de Raskolnikov. En russe, se plaindre, geindre, se dit chanter Lazare. Comment traduire ça ? L'image fondatrice du roman, c'est la Résurrection, avec ses trois épisodes : ôter la pierre, Marthe qui dit « ça pue », Lazare qui sort. Et donc ces trois

motifs, le poids, l'odeur, faire des pas en avant en sortant. On ne dit pas le mot « action », mais le mot « pas », et ça peut se dire en russe.

Tout le roman est une espèce de constellation basée sur ce noyau, la Résurrection, à quel point c'est difficile, insupportable. Absolument tout le temps, au lieu de dire le mot « difficile », il dit « lourd ». C'est l'évidence même qu'il faut avoir lu le récit de la résurrection de Lazare.

Traduire différents écrivains qui se répondent

Autre chose, on veut m'enfermer dans Dostoïevski. Mais je traduis aussi Shakespeare, Pouchkine, Lermontov, Gogol, ainsi que Tchekov avec Françoise*. Ce que je veux traduire, c'est différents écrivains qui se répondent. Libre au lecteur de suivre, de voir comment ça marche.

Macbeth, une histoire pleine de bruit et de fureur écrite par un imbécile. *Les Démons*, c'est aussi *Macbeth*. Tout le monde traduit *signifying nothing* par « qui ne veut rien dire ». Ce n'est pas ça, c'est toute la vie humaine signifie « rien ». Cette pièce met en jeu des passions énormes, pour incarner le rien. Tout humain normalement constitué se révolte devant ça. *Macbeth*, c'est la face noire de *Hamlet*. Comme *Les Démons*, c'est la face noire de *L'Idiot*. Chez Dostoïevski, il y a un parallèle évident, absolument voulu.

C. : Il y a des correspondances ?

A.M. : On est libre de les voir ou pas... *Les Démons*, c'est le premier livre écrit contre la littérature. La seule littérature présente, c'est Karmanizov, l'écrivain toujours content. Parce que la littérature, la beauté, c'est obscène. C'est obscène d'être content. Et s'occuper d'esthétique, quand on devrait s'occuper d'éthique, est scandaleux.

C. : C'est dire que la parole est faite pour l'esprit, et pas pour la jouissance des mots, pour le plaisir, pour l'intérieur et non pour l'extérieur ?

A.M. : Si ce n'est pas un coup de poing, c'est rien. Toute son œuvre est traversée par ça. Typiquement russe. La Russie diffère totalement de l'Occident. L'expression orale n'a pas le même sens. Écrire bien, c'est ça la vulgarité, ne pas voir les choses, prendre le thé en levant le petit doigt. Quand on dit que je suis vulgaire, ce sont ces expressions de la langue orale que j'emploie... ■

* La traductrice Françoise Morvan, compagne de Markowicz, est la spécialiste du dramaturge anglais Synge. Ensemble, ils ont traduit plusieurs pièces de Tchekov.

◀ **Durant le tournage, André Markowicz et Stephen Augustine, conservateur au Musée des civilisations de Hull, travaillent à une traduction de légendes bretonnes en micmac.**

avec d'autres, pour la garder vivante. Ici, il a voulu faire la même chose et traduire en micmac la chanson de Skolvan, avec Stephen Augustine, chercheur au Musée des Civilisations et chef de Big Cove; ils travaillent aussi à un livre quadrilingue, breton-micmac-anglais-français. Alexis Nouss, professeur à l'Université de Montréal, qui écrit un livre sur Markowicz, est également présent dans le film. ■

S.L.

Détails techniques : Vidéo de 56 minutes, pour la télévision et les universités, qui sera présentée à divers festivals, distribuée au Canada et dans le monde (France, Afrique, Belgique, Suisse) par Médiamax international. Productrice-réalisatrice : A.-M. Rocher; scénarisation : A.-M. Rocher et Richard-Max Tremblay. Productions Testa et le Centre des Arts de BanV. Titre actuel : *Le « rapper » de la traduction.*

NOUVEAUTÉS LIVRES



■ LEBLANC, Claire *et al.*, *Aquaculture : Vocabulaire anglais-français français-anglais*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1997, 664 p. ISBN 2-7600-0352-3

Ce vocabulaire bilingue comprend plus de 2 300 termes reliés à l'aquaculture avec leur définition et des renseignements utiles sur leur emploi. Pour chaque entrée, on retrouve également une indication du sous-domaine.

■ VAN ROEY, Jacques, GRANGER Sylviane et SWALLOW, Helen, *Dictionnaire des faux-amis français-anglais English-French, troisième édition*, Paris, Bruxelles, De Boeck & Larcier, Département Duculot, 1998, 790 p. ISBN 2-80101-1202-X

Distribué au Canada par ERPI, ce dictionnaire présente les faux-amis les plus fréquents et replace les mots dans leur contexte correct. La nouveauté de cette troisième édition revue et augmentée réside notamment dans l'utilisation d'icônes et dans l'intégration de la prononciation des mots traités.

■ DUBUC, Robert, *Terminology : A Practical Approach*, Adapted by Elaine Kennedy, Linguatex éditeur inc., 1997, 196 p. ISBN 2-920342-30-4

Adaptation du *Manuel pratique de terminologie*, cet ouvrage est particulièrement utile là où la traduction s'enseigne avec l'anglais comme langue de départ. La plupart des chapitres ont été soit remaniés pour tenir compte des caractéristiques spécifiques de la langue anglaise, soit mis à jour en fonction de l'évolution qu'a connue la profession depuis la publication de la troisième édition de l'original en 1993.

■ BOUDJEDID, *Recueil de locutions et expressions courantes anglo/américaines, français/anglais – anglais/français*, Paris, La maison du dictionnaire, 1998, 480 p. ISBN 2-85608-097-9

Comprend quelque 6 000 termes. S'adresse aux étudiants et professionnels francophones qui côtoient régulièrement la langue anglaise et en ont atteint un bon niveau de connaissance.

■ HILDEBERT, *Dictionnaire des technologies de l'informatique, anglais/français – français/anglais*, Paris, 1998, 2 700 p., 2 vol. ISBN 2-85608-105-3

Comportant 67 500 entrées dans chacune des deux langues, ce dictionnaire se veut exhaustif ! Il traite en profondeur de tous les aspects de l'informatique, depuis le matériel jusqu'aux logiciels en passant par les réseaux, l'électronique, les virus, Internet, les intranets et le multimédia en général.

■ VAN COILLIE-TREMBLAY, Brigitte, BARTLETT, Micheline et FORGUES-MICHAUD, Diane, *Correspondance d'affaires anglaise*, Montréal, Les Éditions Transcontinental Inc. et Québec, Les Éditions de la Fondation de l'entrepreneurship, 1998, 394 p. ISBN 2-89472-046-7 et 2-921681-72-2

Ce recueil comprend 126 modèles de documents courants dans le secteur des affaires : lettres, notes, contrats, etc. Il comporte en outre des règles d'usage relatives aux majuscules, à la ponctuation, à l'utilisation des caractères gras et italiques, ainsi qu'aux abréviations.

■ HOURCADE, *Dictionnaire explicatif des verbes français*, Paris, La maison du dictionnaire, 1998, 244 p. ISBN 2-85608-125-8

Méthode d'apprentissage basée sur une présentation logique, claire et simplifiée de la conjugaison française, par la méthode de la dérivation. ■

Michel Buttiens, trad. a.

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5200, rue Gatineau, Montréal (Québec) H3T 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3630].

NOUVEAUTÉS CD-ROM



Les bilingues (anglais-français, français-anglais)

LES TROIS RÉFÉRENCES électroniques présentées dans cet article ont des caractéristiques similaires décrites ici ; les fonctions particulières à chacun des ouvrages seront traitées séparément sous la rubrique de l'ouvrage même. Le contenu lexical en soi est le même que dans l'édition imprimée. L'avantage principal de la version électronique est sa capacité de recherche spécialisée :

- recherche dans le texte entier ;
- recherche dans tout le dictionnaire ou plusieurs livres simultanément (c'est-à-dire pas seulement dans la partie française ou anglaise) ;
- recherche d'un mot particulier au sein d'un article ;
- recherche de cooccurrents ;
- possibilité de restreindre ou d'élargir la recherche grâce à l'utilisation d'opérateurs booléens, de jokers et de filtres spéciaux ;
- recherche dans l'historique, qui donne la liste des recherches déjà effectuées au cours d'une session.

Les opérateurs booléens (et, ou, sauf) permettent de combiner plusieurs mots dans une seule recherche ou d'exclure certains termes des résultats. Les jokers (*, ?) permettent de remplacer un ou plusieurs caractères. Les filtres spéciaux comprennent par exemple, une fonction pour faire respecter les majuscules/minuscules

et les caractères spéciaux ainsi que la lexicalisation.

Vous retrouverez également les fonctions standard d'informatique, soit la fonction copier-coller, des raccourcis clavier ainsi que la possibilité d'appeler le dictionnaire à partir du traitement de texte, d'imprimer un article, etc.

Du côté technique, les trois ouvrages offrent la possibilité d'une installation complète sur le disque dur. Très pratique si l'on a qu'un seul lecteur de CD-ROM. Par ailleurs, la consultation se fait plus rapidement. Il est également possible de personnaliser l'interface. Par exemple, vous pouvez choisir la langue de l'interface, les couleurs, la taille des polices, l'affichage de la barre d'outils, les dictionnaires à afficher au démarrage, et d'autres fonctions pratiques.

Oxford Hachette

Fiche technique

Version 1.1 PC et MAC

Il s'agit d'une coproduction Hachette Livre — Oxford University Press 1994-1996

Logiciel réalisé par AND Technology Ltd 1994-1996

Un guide explicatif fournit des renseignements sur les collaborateurs et l'élaboration du dictionnaire et du corpus. Le Oxford offre également une fonction Marque-pages qui vous permet de repérer un article pour y revenir plus tard.



Contenu

En plus des dictionnaires, l'utilisateur trouvera un vaste ensemble de lettres et de documents, des échantillons de petites annonces, la liste des formes irrégulières des verbes anglais et un livre de conjugaison des verbes français, ainsi que des notes d'usage anglaises et françaises, en plus de quatre cartes cliquables.

Recherche

Il est possible d'effectuer une recherche de mots composés et de restreindre la recherche aux expressions idiomatiques ou exemples.

Robert Collins

Fiche technique

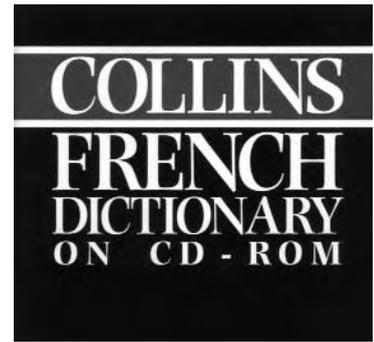
HarperCollins 1996 — Novell Inc. 1993-1996

Le petit guide de l'utilisateur sur papier est uniquement en anglais.

Recherche

On peut effectuer des recherches de mots composés, de verbes pronominaux (cette fonction n'est offerte que dans la partie français-anglais du dictionnaire), de verbes à particule (cette fonction n'est offerte que dans la partie anglais-français du dictionnaire) et de sous-entrées.

En plus des opérateurs booléens standard, le Robert Collins offre deux autres possibilités fort utiles : *Groupe*, qui permet de déterminer l'ordre ou la priorité de la recherche; les mots-clés entourés de parenthèses sont recherchés les premiers. *Correspondance exacte*, qui permet de trouver le mot exactement tel que vous l'avez saisi (en tenant compte des majuscules ou minuscules, du pluriel ou du singulier).



Harrap's Shorter

Fiche technique

Version 2.1 PC et MAC — Software B.V. 1990-1993

Recherche

On peut ici également chercher les verbes à particule. De plus, le Harrap's offre un opérateur booléen que les autres n'ont pas et qui est très pratique : la recherche par proximité, qui permet de trouver un mot séparé d'un autre par un certain nombre maximum de caractères. ■

Manon Bergeron, trad. a.

Des hauts et des bas

Tétracapillectomie interdisciplinaire

BON. Quel est ce syntagme à la noix? On ne sait plus quel mot va avec quel mot! Ah! Ces agglutinations à l'anglaise! C'est à n'y rien comprendre.

Peut-être peut-on risquer une petite traduction mot à mot? Qu'est-ce que ça donnerait?... Eh non : ça ne rime à rien! (Quoi de neuf sous le soleil?)

Rien à faire. Les dictionnaires sont muets, Internet ne me dit rien, mon petit cerveau et ses longues années d'expérience en traduction déclarent forfait.

Il faut me rendre à l'évidence : je vais devoir appeler le client.

« Bonjour, c'est le traducteur (agréé). La traduction du texte avance bien, sauf que voyez-vous, il y a cette expression. Franchement, je ne vois pas du tout ce que ça veut dire. Auriez-vous une idée? [Après tout, vous êtes le client.] »

Le client lit et relit. Il hasarde une explication qui ne tient pas debout. Je le lui fais remarquer poliment. Finalement, il me lance :

« Il n'y a pas une expression pour dire ça en français? [Après tout, vous êtes le traducteur.] »

— C'est qu'il faudrait d'abord que je sache ce que ça veut dire. Je n'ai rien trouvé dans mes outils de travail habituels, rien non plus dans votre site web (par ailleurs très bien fait).

— Alors mettez n'importe quoi, ça n'a pas d'importance. »

Comment ça, n'importe quoi? Comment ça, pas d'importance?? Ah! Je vous jure! Ces clients qui ne comprennent rien à nos problèmes, qui n'ont pas le souci du travail bien fait, qui n'accordent aucune importance au moindre détail d'un texte écrit. Il va falloir que je me débrouille seul maintenant. Je ne peux quand même pas faire son travail à sa place. Bon, qu'est-ce que je vais mettre? Ça n'a pas de bon sens : tout le texte sera bousillé si je mets « n'importe quoi » sur cette ligne-là. Ah! Ça vaut la peine de faire appel à un traducteur compétent pour avoir un bon résultat, tiens!

Je mets le problème sur la glace (pour empêcher qu'il n'enfle). Une demi-heure passe. Le téléphone sonne. Sûrement le client qui n'a pas cessé de réfléchir à ce passage pendant tout ce temps.

« Salut [tiens, c'est mon comptable]. Ton rapport TPS-TVQ va être prêt bientôt, mais dans ton compte, il y a un retrait de 15 \$ le 7 juillet [ça fait trois mois]. Qu'est-ce que c'était? [Après tout, c'est toi qui l'a dépensé.] »

— Peut-être que... euh... Je ne sais pas. Il n'y a pas de facture? [Après tout, c'est toi le comptable.]

— J'ai fouillé partout, et non, il n'y a pas de facture. C'est parce qu'il me faut un papier, et puis je dois savoir où classer la dépense.

— Classe-la n'importe où, ça n'a pas d'importance. [Clic.] »

Ah! Ces comptables! Toujours là pour couper les cheveux en quatre! ■

François Lavallée, trad. a.



Made in French

Si vous désirez un logiciel de gestion des finances personnelles **en français**

Si vous voulez accéder aux services des caisses et grandes banques **en tout temps**

Si vous aimez gérer vos placements, vos REER et vos fonds **quotidiennement**

Si vous souhaitez maximiser votre avoir grâce à un budget **sur mesure**

Si vous vérifiez souvent la cote des actions et fonds de placement **sur Internet**

Si vous exigez de ne travailler qu'avec les **meilleurs logiciels**

Si vous utilisez le logiciel ImpôtRapide pour vos déclarations et pour votre **planification fiscale**

Alors il vous faut la nouvelle version de Quicken en français, conçue pour le Québec. Quicken est le seul logiciel de gestion des finances personnelles recommandé par plus de dix millions d'utilisateurs !



Disponible dans tous les bons magasins d'informatique et les grandes surfaces.



© 1998 Tous droits réservés.

Le logo d'Intuit est une marque de commerce de Intuit, Inc.